

CHINE : trésors et splendeurs



Animal par excellence de la Chine du nord, le chameau était aussi le principal transporteur de la Route de la soie. Cette pièce en céramique vernissée date du VIII^e siècle (époque des Tang).

Texte d'ANGÈLE DAGENAI
photos de JACQUES GRENIER

C'EST demain que l'île Notre-Dame s'ouvrira aux amateurs d'art chinois et à tous ceux que la curiosité portera à découvrir les trésors anciens de l'une des plus vieilles civilisations de la planète.

La visite de l'exposition « Chine : trésors et splendeurs » en vaut le coup. C'est beau, sobre, bien éclairé, bien présenté, aéré, sur trois étages du Palais de la civilisation. Ces objets anciens, vieux de plusieurs millénaires ou de quelques siècles — petites boîtes laquées, porcelaines, vases en bronze pour conserver le vin (bizarre !), assiettes d'argent et d'or, brûle-parfums, chevaliers et archers grandeur nature ou miniatures, figurines de céramique vernissée, dragons grimaçants, peintures sur soie, etc. — sont d'un grand intérêt, même si l'esthétique et la symbolique chinoises restent largement étrangères à nos yeux d'Occidentaux, et ce malgré les efforts des vulgarisateurs de tous acabit pour stimuler nos lumières.

Ces objets du passé qui ont bravé le temps — parce qu'ils ont été ensevelis dans des tombeaux ou mausolées avec leurs propriétaires — peuvent aussi s'offrir à la contemplation émotive de leurs formes, volumes et couleurs sans que notre

esprit logique essaie toujours de tout démêler (ou embrouiller)... Si vous arrivez à vous retrouver

parmi les quelque 25 dynasties du Sud, du Nord, de l'Ouest ou de l'Est, et les trois royaumes qui ont ponctué l'histoire de cette vaste contrée qu'est la Chine sur une période de 4,000 ans, bravo ! Moi, j'y ai renoncé sans que cela gêne en quoi

que ce soit le plaisir que j'ai eu à visiter cette exposition.

A quelques jours de l'ouverture de l'exposition, le site de l'ancien pavillon de la France à Terre des

Suite à la page C-12



Cette chimère ailée en bronze incrusté d'argent, gardienne d'une tombe des Rois combattants du III^e siècle, est un magnifique exemple de ce que pouvaient accomplir les bronziers chinois.

ESTHER ROCHON

□ Le défi de l'imaginaire

JEAN ROYER

ESTHER ROCHON n'écrit pas des romans « réalistes ». Elle vient de mériter le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1986 pour son roman *L'Épuisement du soleil*, paru aux éditions Le Préambule. Elle vient aussi de faire paraître une oeuvre du genre fantastique aux éditions de la Pleine Lune, *Coquillage*, un roman aussi troublant que l'amour et les passions qu'il met en scène (voir l'article de Stéphane Lépine, en page C-3).

Ces deux oeuvres littéraires sont portées par une écriture à vous couper le souffle. L'épique traverse *L'Épuisement du soleil*. Le poétique porte *Coquillage*. Esther Rochon n'a pas raté son entrée en littérature avec ces deux romans publiés récemment mais écrits entre 1978 et 1982.

D'ailleurs — le saviez-vous ? — Esther Rochon était déjà entrée en littérature à l'âge de 16 ans, en 1964, en même temps que le dramaturge Michel Tremblay qui était, comme elle, cette année-là, lauréat d'un prix du Concours des jeunes auteurs de Radio-Canada. Dix ans plus tard, elle publiait son premier roman, intitulé *En hommage aux araignées*. Puis, elle compta parmi les premiers écrivains de science-fiction à collaborer à la revue *Requiem*, devenue ensuite *Solaris*. En 1979, elle était co-fondatrice de la revue *Imagine*. Et, pendant que des éditeurs comme Robert Laffont, Denoël et Québec/Amérique refusaient ses manuscrits, elle contribuait avec d'autres à la consolidation de la littérature de science-fiction au Québec.

La littérature SF et fantastique s'est développée ici loin de l'institution littéraire traditionnelle, qui a toujours regardé ces genres de haut, les qualifiant, bien sûr, de « paralittéraires ». Cette distinction gêne aujourd'hui Esther Rochon. « Il n'y a pas lieu de faire des cloisons aussi étanches, dit-elle, quand ici la littérature se fait par quelques centaines de personnes et par petits tirages, contrairement à ce qui se passe aux



Esther Rochon.

Etats-Unis et en France. D'ailleurs, parlerait-on de « paralittérature » si je faisais évoluer mes personnages dans le 19^e siècle, au lieu de les placer dans l'archipel de Vénalick ?

D'autre part, précise Esther Rochon, « la littérature fantastique et de science-fiction ne s'adresse pas pour autant au futur ni à l'ailleurs. Elle s'écrit pour les lecteurs d'ici et de maintenant ».

Fille de Marthe Blackburn, scénariste, et de Maurice Blackburn, compositeur, la romancière a donc commencé très jeune à explorer l'imaginaire. « J'inventais des histoires avant de savoir lire et écrire. Quand trop de tension s'accumulait dans ma vie, tout d'un coup m'arrivait une décharge en forme d'histoire », confie-t-elle. Puis, elle s'est mise à écrire à l'école, en réaction à ses cours de littérature française. « Par besoin d'aller chercher des images plus vives que celles que m'offrait la littérature française, où je ne me retrouvais pas complètement même si j'aimais beaucoup la langue. Les seules oeuvres qui me donnaient de la joie étaient celles qui portaient beaucoup d'imagination harnachée à une structure logique, à une histoire bien racontée. »

Suite à la page C-5

PAUL LEFEBVRE

LE MOT « mime » vous fait-il soupçonner d'exagération ? Si le mot évoque pour vous un type au visage enfariné qui s'amuse à cueillir des fleurs imaginaires ou qui prend un malin plaisir à palper des murs invisibles qui se referment sur lui, je vous comprends. Le problème, c'est que le mime, ce n'est pas cela. Une pareille association d'idées n'a rien à voir avec le mime tel qu'il se pratique en ce moment. Quand on vous dit le mot « musique », vous pensez à autre chose que *Frère Jacques*, non ? Le pierrot à lunettes fumées sur l'affiche du Festival international de mime de Montréal n'est pas là pour que vous l'admirez, il est là pour regarder avec vous ce que sa progéniture est devenue. Ainsi, pendant ce festival qui commence jeudi pour se terminer le 31 mai, vous pouvez être tranquille : il n'y aura personne en chandail rayé qui s'efforcera de vous faire croire qu'il marche contre un vent violent.

« Ce n'est pas évident de définir le mime aujourd'hui, dit Robert Dion, qui a assuré la direction artistique du festival. Le mime est un art traditionnellement silencieux qui s'exerce à partir de certains codes et grâce à certaines techniques. Mais ces codes et ces techniques sortent maintenant du cadre du mime strict pour s'intégrer aux autres langages de la représentation théâtrale, dont, bien sûr, la parole. Le mime se manifeste surtout, de nos jours, dans ce qu'on appelle le théâtre « gestuel » : du théâtre où le corps des acteurs est autre chose qu'un support de la bouche, pour devenir la principale instance signifiante, ou au moins un lieu de sens aussi fort que la parole.

« Ce qui m'intéresse, dans ce festival, c'est de mettre en valeur le théâtre gestuel, d'en faire connaître les possibilités. Je voudrais que le grand public, celui qui, jusqu'ici, a hésité à aller voir les spectacles de Carbone 14 et d'Ornibus, vienne voir de quoi il s'agit. Mais je voudrais aussi que les gens du milieu théâtral viennent en grand nombre, pour que les auteurs et les comédiens réalisent la force expressive du corps au théâtre. Je veux contribuer, par ce festival, au développement de la dramaturgie québécoise, aider à éclairer des voies pour qu'advienne une dramaturgie qui fasse réellement place au corps. Le mime, ce n'est pas juste pour les enfants et les marginaux.



Le *Buffon de la reine* de Boleslav Polivka (Tchécoslovaquie) et, à droite, Kari Margolis dans *Autobahn* de The Adaptors.

Le Festival international de mime de Montréal

Haissez-vous le mime ?

« Comme homme de théâtre, poursuit Robert Dion, je suis intéressé par le jeu. Et le jeu psychologique, qui domine nos scènes, ne va pas très loin. Le festival amène des exemples de jeu différents. Il est important de voir tout ce que peut véhiculer un corps qui s'exprime de façon rigoureuse. Il faut que le festival ait une influence sur notre théâtre : c'est ça l'important. »

Le premier festival de mime, en 1983, avait été un succès aussi foudroyant qu'inattendu. Celui-ci, programmé avec davantage de liberté et d'expérience, devrait à nouveau soulever l'enthousiasme. Outre le Canada et le Québec, sept pays étrangers seront représentés, dont l'Australie, l'Italie, la Chine et la Tchécoslovaquie. En plus de ces spectacles de la sélection officielle, qui seront présentés au théâtre Saint-Denis, au Spectrum et dans les salles de l'UQAM, on pourra assister à des animations au complexe Desjardins et dans la rue Saint-Denis. Des troupes étrangères donneront des ateliers. La Cinémathèque québécoise présentera des films sur le mime et le théâtre gestuel, dont un documentaire sur Tadeusz Kantor. Et, comme pour tout festival qui se respecte, il y aura un « off ».

Une des qualités du festival, c'est qu'il demeure comestible : on peut tout voir sans risquer l'indigestion. Il y aura des Américains vénéreux (*Autobahn*, par *The Adaptors*), des Français moqueurs (*Science-fiction*, par le théâtre de la Mie de pain), des rockers italiens (*Il Ladro di anime*, par la *Compagnia teatrale di Giorgio Barberio Corsetti*), des Australiens fous comme des tracteurs (*Outer Sink*, de *Los Trios Ringbarkus*), deux Tchèques inquiétants (*Le Buffon de la reine*, de Boleslav Polivka), des acrobates chinois et un Suisse célèbre : le clown-mime Dimitri. Il y aura même des Canadiens anglais, et drôles en plus : *Arété*, d'Alberta, et *Axis Mime*, de Colom-

bie-Britannique. La sélection québécoise nous permettra de (re) voir l'Écran humain et l'hilarant Omer Veilleux. Il y aura aussi ce petit bijou qu'est le *Cercle vicieux* de Dulcinée Langfelder et une création d'Ornibus, mise en scène par Jean Asselin sur un texte de Robert Claing : *Le Temps est au noir*. La soirée de clôture, qui sera animée par Louise Dussault et Jean Besré, sera spécialement dédiée à l'année internationale de la Paix ; plusieurs artistes du festival y contribueront.

Le « Off Plus », dont la mime Jocelyne Lemieux a assuré la direction artistique, ne risque guère d'être un parent pauvre. On pourra y voir, entre autres, l'Américain Tom Leabhart (un artiste brillant, qui est aussi un important théoricien du mime), les Français Steve Wasson et Corinne Soum, les affreux Bouffons de Bullion, le groupe Ciblé dans une création sur le thème de

Suite à la page C-9



Photos : Daniel Collins et Josef Kratochvíl



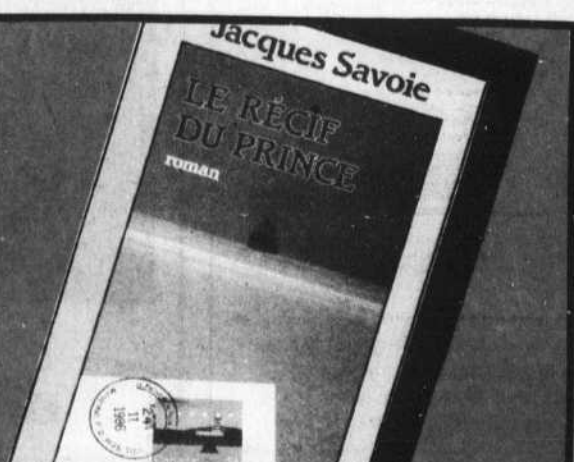
Le nouveau roman de Jacques Savoie

LE RÉCIF DU PRINCE

Après le grand succès des *Portes tournantes*, voici un roman dont l'écriture simple et vibrante, l'imagination pleine de surprises, et les personnages attachants et singuliers sauront vous charmer!

Vol. de 160p., 10,95\$

BORÉAL/Fiction



LE DEVOIR CULTUREL

LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

Finalistes du Gouverneur général — Le Conseil des arts du Canada dévoilera, le 3 juin à Montréal, les lauréats des prix littéraires du Gouverneur général pour 1985. Voici les finalistes dans les diverses catégories en français. Romans et nouvelles : Louise Bouchard, *Les Images* (Herbes rouges); Jean-Paul Fugère, *Popa, moman et le saint homme* (Hurtubise/HMH); Fernand Ouellette, *Lucie ou un midi en novembre* (Boréal); Suzanne Paradis, *La Ligne bleue* (Leméac). Poésie : Anne-Marie Alonzo, *Bleus de mine* (Noroit); François Charron, *La Vie n'a pas de sens* (Herbes rouges); Patrice Desbiens, *Dans l'après-midi cardiaque*, (éd. Prise de parole); Paul Chanel Malenfant, *Les Noms du père* suivi de *Lieux dits* : italique (Noroit); André Roy, *Action writing* (Herbes rouges). Théâtre : Michel-Marc Bouchard, *La Poupée de Pélopie* (Leméac); Francine Noël, *Chandeleur* (VLB éditeur); Maryse Pelletier, *Duo pour voix obstinées* (VLB éditeur). Études et essais : Lysianne Gagnon, *Chroniques politiques* (Boréal); Hélène Pelletier-Baillargeon, *Marie Gérin-Lajoie* (Boréal); François Ricard, *La Littérature contre elle-même* (Boréal).

À noter que les éditions Boréal, dirigées par Antoine del Busso, sortent déjà gagnantes dans la catégorie des essais, avec trois de leurs auteurs comme finalistes.

LE SILQ — Après la déception des éditeurs québécois, l'an dernier, sur

l'atmosphère « littéraire » du Salon international du livre de Québec, c'était au tour des éditeurs étrangers de se plaindre, cette année, au directeur général, M. Lorenzo Michaud. Ce dernier a menacé d'organiser un salon qui les excluerait, si les plaines ne cessent pas ! Le SILQ a reçu environ 80,000 visiteurs mais ne peut plus atteindre les 100,000 depuis deux ans. À noter que le Salon de Québec attire un public aussi nombreux que celui de Montréal.

Jeunes auteurs — Le Salon du livre de Québec organise un concours pour les jeunes auteurs (16-20 ans). Ce concours veut découvrir des jeunes romanciers. Les textes, soumis avant le 31 décembre, devront avoir 100 pages dactylographiées à double interligne. On adresse sa participation au Salon international du livre de Québec, place Belle-Cour, 2590, boulevard Laurier, bureau 760, Sainte-Foy, G1V 4M6, ou aux éditions Fides à Montréal.

Les premiers prix du concours de cette année, édités par Fides, sont : pour le roman (prix du Lieutenant-Gouverneur du Québec, Lorraine Lemay (*L'Enfant aux yeux pâles maquillés de noir*); pour l'innovation littéraire (prix Radio-Québec, François Morrissette (*L'Encre saphir*)) et, pour la catégorie littérature de jeunesse (prix Paul-Aimé-Martin, Luc Ainsley (*Kadel*)).

Des revues — Il y a les revues presque clandestines, dont on ne

parle jamais, où de jeunes écrivains aiguissent leur plume: *Terminus*, dans son numéro 8, s'en prend à France Théoret en reproduisant un extrait d'un pamphlet délirant, puis nous donne des poèmes inédits de Gilbert Langevin, Yves Boisvert, Janine Thomas, entre autres. De son côté, la revue *Dixit.01*, dans sa 6e livraison, propose un texte de « violences indéchiffrables » signé par Joël Pourbaix et Dominique Robert.

Il y a les revues mieux implantées et qu'on dit « officielles », qui préparent des numéros thématiques, comme *Liberté*, désormais dirigée par François Hébert (l'autre). Le numéro 164 est consacré à la poésie d'Emily Dickinson. Charlotte Melançon, qui a dirigé cette livraison, a traduit une quarantaine de poèmes et réuni des articles de Pierre Nepveu, Martin Sylvestre, Robert Melançon, Gilles Farcet et Jacques Brault. On note quelques répétitions dans ces articles mais le numéro reste une somme exemplaire sur Emily Dickinson. Dommage, cependant, qu'on n'ait pas invité le poète Michel Garneau, qui a écrit, à partir de l'oeuvre et de la vie de la poétesse américaine, un poème magnifique intitulé *Cousine des écureuils* et une pièce de théâtre qu'il faut traiter de chef-d'oeuvre: *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* (VLB éditeur).

Prix — Le prix Edmond-de-Nevers pour 1986, attribué par l'Institut québécois de recherche sur la culture, a été attribué à Michel Sarra-Bournet, de Hull. Ce prix a pour objet d'encourager les jeunes chercheurs. Trente-huit thèses provenant de six universités québécoises étaient inscrites au concours.

Alphonse Piché — Le prix littéraire des Trois-Rivières sera remis lundi au poète Alphonse Piché. Vi-

vant dans la région depuis presque toujours, M. Piché a d'abord été un poète néo-classique et un artisan du vers avec ses *Ballades de la petite extrace*. Il est devenu un de nos grands poètes modernes avec son plus récent recueil, *Dernier Profil*, publié aux Écrits des Forges. Ce livre nous donne des pages parmi les plus tragiques qu'on ait écrites sur l'amour et la mort. (On lira ci-dessous un entretien de Gérard Gaudet avec M. Piché.)

Les ondes littéraires — À TVFQ (câble 99), à 21 h 30, l'émission *Apostrophes* est consacrée aux « livres du mois ». Bernard Pivrot reçoit Alphonse Boudard, David Girard, Alberto Moravia et Gilles Perrault.

À 14 h, en reprise, ce sera l'émission *La Star et les débutants*. Au réseau AM de Radio-Canada, la semaine littéraire se passe à 13 h avec Suzanne Giguère. Lundi, elle reçoit Émile Gardaz, l'excellent poète et homme de radio suisse. Mardi, elle interviewe Célyne Fortin, auteur du recueil *Au coeur de l'instant*, publié à ses éditions du Noroit. Vendredi, elle reçoit Michel Gosselin, l'auteur du roman *La Fin des jeux* chez Triptyque.

Au réseau FM de Radio-Canada, on peut écouter à chaque jour *Libre Parcours* avec Gilles Archambault et ses collaborateurs. Le mardi à 19 h, c'est l'heure du magazine *En toutes lettres*, réalisé par André Major et animé par Réjane Bougé.

À CIBL-FM, Yves Boisvert lit des pages d'un poète québécois, le dimanche soir à 19 h 30. Et à CINQ-FM (102.3), Danielle Roger présente, le jeudi matin à 9 h 30, son émission *L'Oreille dans les livres*.

Au réseau de télévision Vidéotron (câble 9), Ghila-B. Sroka propose *Le Plaisir de lire*, des rencontres avec des écrivains diffusées le lundi à midi, le jeudi à 19 h et le samedi à 9 h.

ALPHONSE PICHÉ

Les mots de l'inquiétude

GÉRALD GAUDET

ENTRE NOUS, les tendresses complètes, une amitié réelle qui part des mots et qui y retourne dans une même passion de l'humain. Le regard parfois s'inquiète, la voix s'indigne et se désespère, mais une énergie obscure toujours donne aux signes du moment la force de prendre tout ce qu'il reste de vie à saisir. Exactement. Dans le plaisir de vivre ici et maintenant, encore. Entre nous, des livres, mais plus et mieux que les livres : l'émotion juste qui anime tout le réel. Aujourd'hui.

Alphonse Piché, à 69 ans, recevait, le 12 mai dernier, le prix de la Ville de Trois-Rivières après Gâtien Lapointe et Clément Marchand. Poète inquiet et amoureux comme Baudelaire, son ami, son frère, il est entré en poésie à une époque où il était nettement plus convenable de faire autre chose, comme si ses *Ballades de la petite extrace* (1946) n'étaient pas une façon de se rendre solidaire de son époque en décrivant la vie quotidienne des gens qui la font, comme l'avait fait Villon quelques siècles plus tôt. Ont suivi *Remous* (1947), *Voies d'eau et Gangue* que L'Hexagone regroupait, en 1976, sous le titre *Poèmes* et qui devait recevoir le prix du Gouverneur général cette année-là. Mais c'était avant cette oeuvre absolue et exceptionnelle dans notre littérature qui jette un regard cruel, mais précis, sans fioritures, avec un lyrisme cru, sur la vie qui se

défait atrocement au moment du vieillissement. Avec ce livre intitulé *Dernier Profil*, Alphonse Piché pensait faire un adieu à la vie et à la poésie. Ses poèmes publiés dans la revue *Estuaire* nous prouvent que l'homme n'a pas dit son dernier mot. Ces textes, qui ont l'érotisme exact de leur âge, ajoutent des parcelles d'inédit. On peut les lire comme une façon de toucher la vie quand le sentiment de la fin se fait trop pressant. Comme une façon de se permettre des paradis artificiels.

Ce n'est pas la crainte de l'au-delà qui m'habite, précise le poète. C'est la peur de perdre la vie. C'est ça qui me hante continuellement : perdre la lumière, perdre un lever de soleil le matin. Quand on dit que du jour au lendemain c'est fini, il n'y a plus un lever de soleil qui va frapper tes yeux, il n'y a plus rien, pas même une journée d'hiver.

Alphonse Piché est là, devant moi, plus seul que jamais devant son angoisse de la mort. Nos âges nous séparent. Il y a des voix comme la sienne qui touchent plus directement au coeur. Ces voix, on les reconnaît et on les entend à cette part d'intolérable qu'elles soulèvent et intensifient. Comme dans l'amour précieusement, un ton se vérifie dans tous les possibles d'un désir qui s'amorce et se réalise.

Moi, j'ai toujours voulu explorer l'humain, son contenu spirituel, ses relations à l'amour, à la misère, à la douleur, à la détresse, finalement à la mort. C'est toujours l'humain qui m'intéresse. Je m'en tiens à Baudelaire qui disait qu'il faut plonger dans l'inconnu pour trouver du nouveau. Il faut aller à l'essentiel. Baudelaire, ce fut mon grand choc. Je reconnaissais en lui les mêmes passions, les mêmes poussées vers le sexe, vers la décrépidité de la condition humaine; je reconnaissais avec lui une sorte d'élévation de l'esprit, et même une inquiétude de Dieu jusqu'à un certain point.

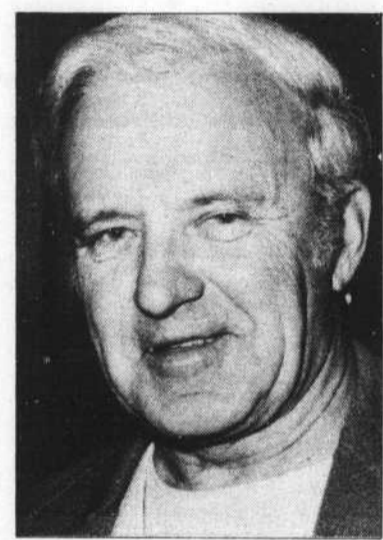
Pour rejoindre ce niveau d'exi-

gence, Alphonse Piché croit la solitude nécessaire. C'est le seul moyen, pour lui, d'entrer en soi et de se mettre tout entier dans sa poésie. « Frappe-toi le coeur, c'est là qu'est le génie », disait Musset. C'est là que l'urgence s'appelle et s'invente. « Il n'y a pas de distractions possibles : on arrive dans sa chambre qu'on connaît depuis des années, on se sent isolé et on peut entrer en soi. » Mais traduire l'humain dans toute son étendue, comme le fait le poète des Trois-Rivières, demande une attention au réel que seul un regard lucide peut rejoindre. Toute la vie parfois se joue dans une flaque d'eau sale, dans deux amoureux qui se tiennent par la main, dans une femme qui étend son linge. Ce concentré d'existence retrouve sa forme juste dans le *haïku* qu'Alphonse Piché aime bien.

« Un *haïku*, c'est une représentation des êtres et des choses le plus succinctement possible et avec le plus d'intensité. En dix-sept syllabes, il faut que tu donnes un peu d'éternité. Autrement, ce n'est que du verbiage. Il faut que ce soit au-delà de ce que l'on est, au-delà de ce que l'on peut penser. C'est une zone mystérieuse qu'il nous est impossible d'expliquer mais qu'on doit sentir comme dans ce poème que tu aimes bien : *Visage à la vitre / un enfant éternel — regarde le vide.* »

Le *haïku*, c'est, au fond, une autre manière pour Alphonse Piché d'arriver au sentiment juste du réel, comme si, dans son besoin de noter des moments où la vie se fait et se défait, où les choses se déchirent et passent, il y avait une intensité qui se concentrait. « Le poème doit tendre à la précision, à la véridité, à la chose elle-même sentie ou éprouvée. »

Je crois qu'on peut saisir la poésie uniquement dans le réel, mais le réel saisi. Ce n'est pas facile. Quand on saisit le réel dans toute son horreur ou dans toute sa beauté, c'est presque intraduisible. Je regarde un homme comme Homère; quand il



Alphonse Piché.

Photo Jacques Grenier

décrit un combat, il nous dit : « Le soldat tomba du haut de la falaise et on vit ses intestins se répandre dans la terre. » Ça, c'est une image qui frappe. C'est exactement le réel, exactement ce qui se produit. La poésie, ce sont les faits, les mots justes.

On l'a bien vu dans *Dernier Profil* et dans les derniers poèmes publiés dans la revue *Estuaire*, même si le poème se fait à partir d'une vie atroce et d'une très grande vulnérabilité, puisque la vie est en train de se défaire, il y a tellement de force dans l'écriture qu'il se produit un renversement : le poème donne de la force à ce qui était intolérable dans sa fragilité. D'ailleurs, Alphonse Piché a toujours aimé Wagner.

À 14 ans, j'écoutais Wagner. J'aimais ses grands rythmes. C'était comme une mer qui montait. Quand il commençait un grand *crescendo* comme dans *Tristan et Isolde*, le fameux *crescendo* du duo. Ça monte, ça monte, c'est un ouragan. C'est une vague immense. On se dit : ça n'a pas de sens, il faut que ça arrête, puis ça continue. Ça devient d'une intensité presque dérouterante, alarmante. Puis ça éclate dans le dernier accord. Là, on sent que tout vient de se briser.

C'est comme le mouvement du poème, le sonnet surtout : il faut monter, gagner en intensité puis, un moment donné, arrive la chute. C'est

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

LITTÉRATURE

Léonide Borodine, *Changer de vie*, Gallimard, 209 pages. Entre deux incarcérations, Léonide Borodine a eu le temps d'écrire quelques ouvrages, dont le recueil de nouvelles *Récit de la liberté*. Ce roman-ci nous raconte quelques semaines dans la vie d'un intellectuel moscovite. On y apprend, entre autres, comment composer avec les éléments du régime dans la capitale et combien il peut être difficile de changer de vie dans un système rigide...

John Updike, *Navigation littéraire*, essais et critique, Gallimard, 367 pages. Cet ouvrage est le prolongement de *La Vie littéraire*, série d'essais sur des oeuvres américaines et européennes. L'auteur des héros « Rabbit » et « Bach » analyse et critique, avec un style séduisant qui manie bien humour et érudition, les oeuvres de Melville, Hawthorne, Hemingway, Whitman, Joyce, Kafka, Kundera, et bien d'autres. Enfin, il parle avec ironie de lui-même et de ses livres.

POÉSIE

Wilfrid Paquin, *Arthur de Bussières, poète, et l'école littéraire de Montréal*, Fides, 118 pages. Né à Montréal en 1877, mort en 1913, membre de l'École littéraire de Montréal avec, entre autres, Émile Nelligan, Albert Lozeau, Lucien Rainier et Albert Ferland, Arthur de Bussières est l'auteur d'un recueil de poèmes posthumes intitulé, par Casimir Hébert, *Les Bengalis*. Wilfrid Paquin (alias Charles Lorenzo) nous présente son univers poétique, son oeuvre et son histoire.

THÉÂTRE

Jean Anouilh, *Oedipe ou le roi boiteux*, La Table ronde, 95 pages. La tragédie n'arrête pas de nous interpellé à travers les âges. L'auteur d'une excellente adaptation d'*Antigone* nous propose, cette fois-ci, un *Oedipe* boiteux (c'est d'ailleurs la signification étymologique de son nom).

SCANDALE

Anthony Summers, *Les Vies secrètes de Marilyn Monroe*, Presses de la Renaissance, 524 pages. Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Marilyn Monroe sans jamais avoir osé le demander. Son désir insatiable d'avoir des enfants; ses fantasmes qu'elle révélait à son psychiatre; ses liaisons dangereuses avec les frères Kennedy; le rôle que voulait lui faire jouer la Mafia contre ces mêmes Kennedy; et, finalement, sa mystérieuse mort. Ce livre regroupe quelque 600 témoignages. Des photos agrémentent le tout...

HISTOIRE

Jacques Langlais et David Rome, *Juifs et Québécois français, 200 ans d'histoire commune*, Fides, coll. « Rencontre des cultures », 286 pages. Cette histoire de la communauté juive au sein de la communauté québécoise est plus un dialogue entre un Québécois et un juif qu'un ouvrage scientifique. L'accent y est mis sur la communication et l'échange avec l'autre. Un livre d'apprentissage et de découverte de soi.

James Iain Gow, *Histoire de l'administration publique québécoise, 1867-1970*, Les Presses de l'Université de Montréal et l'Institut d'administration publique du Canada, 440 pages. C'était tout une tâche que d'analyser l'histoire de notre administration publique depuis le début de la Confédération jusqu'en 1970. James Iain Gow l'a menée à bien au terme d'une longue recherche. Véritable livre de référence, avec de nombreux tableaux et graphiques, cet ouvrage décortique les administrations successives sous toutes les coutures.

fini. Un poème, quand c'est fini, c'est fini. Il n'y a rien à ajouter.

C'est comme la vie. Je sens ça depuis longtemps, moi, l'approche de la vieillesse dans beaucoup de domaines. Penses-y, Gérard, tu es encore jeune, qu'est-ce qui reste ? Peut-être rien que quelques mois, et puis après on disparaît. Il n'y a pas à dire, il n'y a pas de retour on disparaît. Est-ce que c'est concevable ? C'est intolérable après avoir connu tout de la vie, après avoir aimé, souffert, appris, donné, reçu. Un moment donné, tu t'étends, t'es parti. Puis, ça ne prend pas de temps : trois jours et puis tu es disparu à tout jamais. À tout jamais !

Comment vivre alors avec l'angoisse du temps quand on sent la vieillesse approcher ?

« Le temps, c'est une sorte de pierre d'achoppement. C'est une sorte d'ancre. J'essaie de m'ancre dans cette maudite vie avec ça. Il y en a qui se font des ancrées avec des enfants, moi c'est avec des bouquins. Mais c'est bien futile. Ça nous fait une belle jambe quand on est rendu six pieds sous terre. »

C'est dur. Tu ne peux pas le sentir, toi, tu es trop jeune. Tu vas voir, à un moment donné, tu vas dire : pourquoi ? On naît sans le désirer par une sorte de vouloir universel, communautaire, souvent accidentel, puis on part sans le désirer. On est atteint soit d'un mal incurable, soit d'un mal atroce. Tu t'en vas dans des douleurs épouvantables, puis tu disparaîs à tout jamais. C'est ça, la vie. En attendant, tu te gonfles, tu te souffles avec toutes ces drogues-là. »

Poète sensuel, Alphonse Piché donne au réel sa touche sensible quand il aborde le rapport amoureux. Là, il y a toute la vie qui naît, toute la vie qui s'épuise, toute la vie qui se touche, la vie qui se prend, toute la vie qui se donne.

CARON
LIBRAIRE
LIVRES
RÉCENT ET ANCIENS
Achat et vente
la plus grande librairie
251 Ste-Catherine E.

OUVERT 7 JOURS
JUSQU'À 21 HEURES
Librairie Champigny inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal (Qué.)
544-2597

VLB/ESSAIS
L'ITALIE:
LE PHILOSOPHE
et le GENDARME

Des textes de Jean-Marc Plotte, Toni Negri, Franco Piperno, Bruno Ramirez, Marc Lesage, Dominique Richot, Jacques Lévesque, Félix Guattari, Gian Maria Volonte, et de plusieurs autres. Une Italie à découvrir!
276 pages — 16,95\$

GABRIEL DUMONT
LE CHEF DES
MÉTIS ET
SA PATRIE
PERDUE

La biographie attachante de celui qui fut le chef incontesté du peuple métis. Une histoire à découvrir avec passion. « S'il avait été Américain, Gabriel Dumont aurait été aussi célèbre que Buffalo Bill. »
360 pages — 16,95\$

**JEUNESSES:
DES ILLUSIONS
TRANQUILLES**

Un premier bilan de l'Année internationale de la Jeunesse. Le point sur le mouvement étudiant. Un regard « de l'intérieur » sur l'école au secondaire, l'amour et l'amitié, la sexualité, le chômage, etc.
234 pages — 12\$

VIENT DE PARAÎTRE
L'héritage
d'Edward Sapir
UN DOSSIER SANS PRÉCÉDENT

La petite revue de Philosophie
vol. 7, no 2, en vente en librairies

Présentation
Robert Nadreau
La contribution de Sapir à l'étude du langage
Gilles Bibeau
L'hypothèse Sapir
David Fielding
Commentaires sur les contributions de
Gilles Bibeau et de David Fielding
Claude Gagnon
Enseigner la linguistique
Quoi enseigner ? Comment enseigner ?
André G. Turcotte
Les trois coups de la communication théâtrale
Brigitte Pothier
1976/1986 Heidelberg dix ans après
Pierre Desjardins
Note sur une édition privée de
ÊTRE ET TEMPS
Roland Houde
Idéologie et utopie dans la DE MONARCHIA
Claude Savary
Le féminisme sera-t-il au rendez-vous du
Grand Soir ?
France Giroux

Collège
Édouard-Montpetit

En vente dans les librairies et par abonnement:
s/s Sylvie Lemay, Service de l'édition
collège Édouard-Montpetit
945, chemin de Chambly
Longueuil, QC J4H 3M6

L'économie de partage
Martin Weitzman
J.C. Lattès

MARTIN WEITZMAN
L'ECONOMIE DE PARTAGE
Vaincre la stagflation

Le livre a été rédigé par un professeur du MIT. L'idée est que le mode de détermination des salaires doit être transformé. Il faut faire varier les rémunérations avec soit les profits soit les recettes de chaque entreprise. C'est exactement ce que font les Japonais avec leur système de primes annuelles.

En vente chez votre libraire

Le guide du routard
conçu par les Guides Bleus
"Pour ceux qui voyagent pas cher"

Titres disponibles:
États-Unis — Canada
Italie
Grèce
Irlande
Espagne — Portugal
Maroc
Inde — Népal — Ceylan
Week-ends autour de Paris
Europe du Nord
Grande-Bretagne
Pérou — Brésil
Afrique Noire
Proche-Orient
Mexique — Antilles
Tunisie — Algérie — Sahara

le GUIDE du ROUTARD
ÉTATS-UNIS - CANADA
1986/87

En vente chez votre libraire

LE DEVOIR CULTUREL

LE FEUILLETON

Un Anglais sous le drapeau aux cinquante étoiles

LISETTE MORIN

★ William Boyd, *La Croix et la bannière*, Balland, éditeur, 356 pages.

EN M'EXCUSANT pour le jeu de mots trop facile, je rappelle que c'est sous « la bannière » d'*Apostrophes* que William Boyd, fit, l'année dernière, une entrée en fanfare dans le monde littéraire francophone. Le parrainage de Pivot est devenu, pour le meilleur et pour le pire, indispensable au succès d'un livre dans la France « médiatisée ». Pour Boyd, et de son propre aveu, « les autres écrivains anglais sont un peu jaloux... »

Qu'en sera-t-il de *La Croix et la bannière*, dont le titre original était tout simplement *Stars and Bars*? Autant le jeu de mots était facile, en préambule, autant il m'apparaît difficile de prédire à ce nouveau roman, dont la jaquette-couleurs racrocheuse eût été plus indiquée pour une réédition des *Liaisons dangereuses*, de Choderlos de Laclos, un succès comparable ou au moins égal à *Comme neige au soleil* (Balland, 1985).

Non pas que l'habileté de ce jeune écrivain n'y soit, une fois encore, confirmée. Non pas que le héros de cette aventure rocambolesque ne puisse vous accrocher, dès les premières pages et jusqu'aux dernières. Mais bien parce que l'histoire, contemporaine, satirique et même, à certains moments, franchement cruelle, l'histoire de Henderson — la quarantaine timide et même dépressive, expert en tableaux, venu aux États-Unis pour y tromper le mal d'amour — est ambiguë et souvent déroutante.

Entre les premières « vingt-quatre heures » et les dernières « vingt-quatre heures à New York » qui constituent la première et la dernière parties du roman, il se passe... « le sud » c'est-à-dire la confrontation d'un Anglais bcbg, encore tout englué de ce qu'il définit comiquement comme « une dose finale de erasse européenne » dont il avait eu envie avant de « s'exposer à l'éblouissante hygiène du Nouveau Monde », et une famille américaine comme on pourrait en rencontrer dans un roman, disons de John Irving.

En service commandé, Henderson, qui n'a pu éviter qu'on lui impose, comme compagne de voyage, Bryant, sa fille et celle de son ex-femme Mélissa, s'en va expertiser les tableaux d'un riche sismologue Sudiste, du nom de Loomis Gage, qui habite une sorte de château délabré dans les environs d'Atlanta. Au sein d'une incroyable tribu : un fils, une fille, un chauffeur, une domestique, qu'il faut laisser au lecteur le plaisir de connaître. L'employeur new-yorkais de Henderson, la maison Mulholland, Melhuish, a un besoin pressant de conclure enfin une bonne affaire. D'où les efforts, d'abord couronnés de succès, de « l'expert », avec le patriarce, un expert d'ailleurs ébloui par la collection Gage. Là où les choses se gâtent, c'est quand on apprend que Freeborn Gage, le fils du collectionneur, acoquiné avec des Italiens — des *maffiosi* dans la

tradition du film de second rayon — a sans doute déjà vendu les tableaux.

Voilà pour l'anecdote, qui se termine en véritable cauchemar pour Henderson, dans une sorte de « finale » digne d'un *thriller* de bonne qualité. Mais *La Croix et la bannière*, s'il répond aux exigences du genre, est beaucoup plus qu'un polar. Dans cette satire, souvent corrosive, on retrouve le conteur original, humoriste tendre, de *Comme neige au soleil*, découvrant cette fois, avec stupeur, une Amérique dont il rêvait, qu'il aimait déjà, avant de l'avoir jamais vue. Dans le voyage fantastique, au sens plein du mot, qu'il accomplit en compagnie de cette adolescente « avertie » qu'est Bryant, il « apprend » les petites villes, les campagnes, les institutions de l'Amérique profonde, sans parler de... sa cuisine. Boyd prouve, et surabondamment, qu'il a l'étoffe d'un grand romancier. Qu'il peut, d'un livre à l'autre, changer de registre sans perdre aucun de ses moyens.

Parti pour un voyage de quarante-huit heures, Henderson vivra plusieurs jours dans ce lieu incroyablement folklorique, pour lui, Anglais si passionnément imbu de son « bon droit » et de sa culture, qu'est le village de Luxora Plage (il ne faut pas y chercher la mer, ni même un lac), en Georgie.

Comment un millionnaire, enrichi par l'exploitation d'un brevet sur les *parkings*, s'est constitué une galerie de Sisley, Derain, Utrillo, Braque, Vuillard; comment Henderson est déconcerté par le lieu où on les a conservés, et la façon dont on veut en tirer le plus de millions possible; comment tout cela s'évanouit, dans une cascade de poursuites et d'assauts sur la personne du pauvre expert, c'est ce qu'il faut lire dans *La Croix et la bannière*, tout en assistant à la « dégriserie » d'un naïf de quarante ans, dans sa découverte de l'Amérique. Autant que l'on puisse en juger, quand on n'a pas lu l'original, la traduction de Christiane Besse semble très fidèle. En tout cas, les considérations de Henderson, quand il supporte l'affreuse joquette qu'est Bryant, sont savoureuses. « Son humeur, peut-on lire à la page 93, quand il contourne Philadelphie, s'assombrit. Il éprouvait un désenchantement total à l'égard du haut-fourneau fumigène installé à ses côtés sur la banquette avant (!) Et, à propos de sa femme divorcée, qu'il comptait réépouser, on apprend que « le salon était de la même couleur que les vêtements de Mélissa : blond, beige et crème. Il la camouflait complètement. Un jour, après s'être servi un verre, Henderson s'était retourné et avait cru qu'elle avait disparu — mais elle s'était seulement mise devant les rideaux... » (On se croirait pour un peu dans une séquence d'*Interiors* de Woody Allen !)

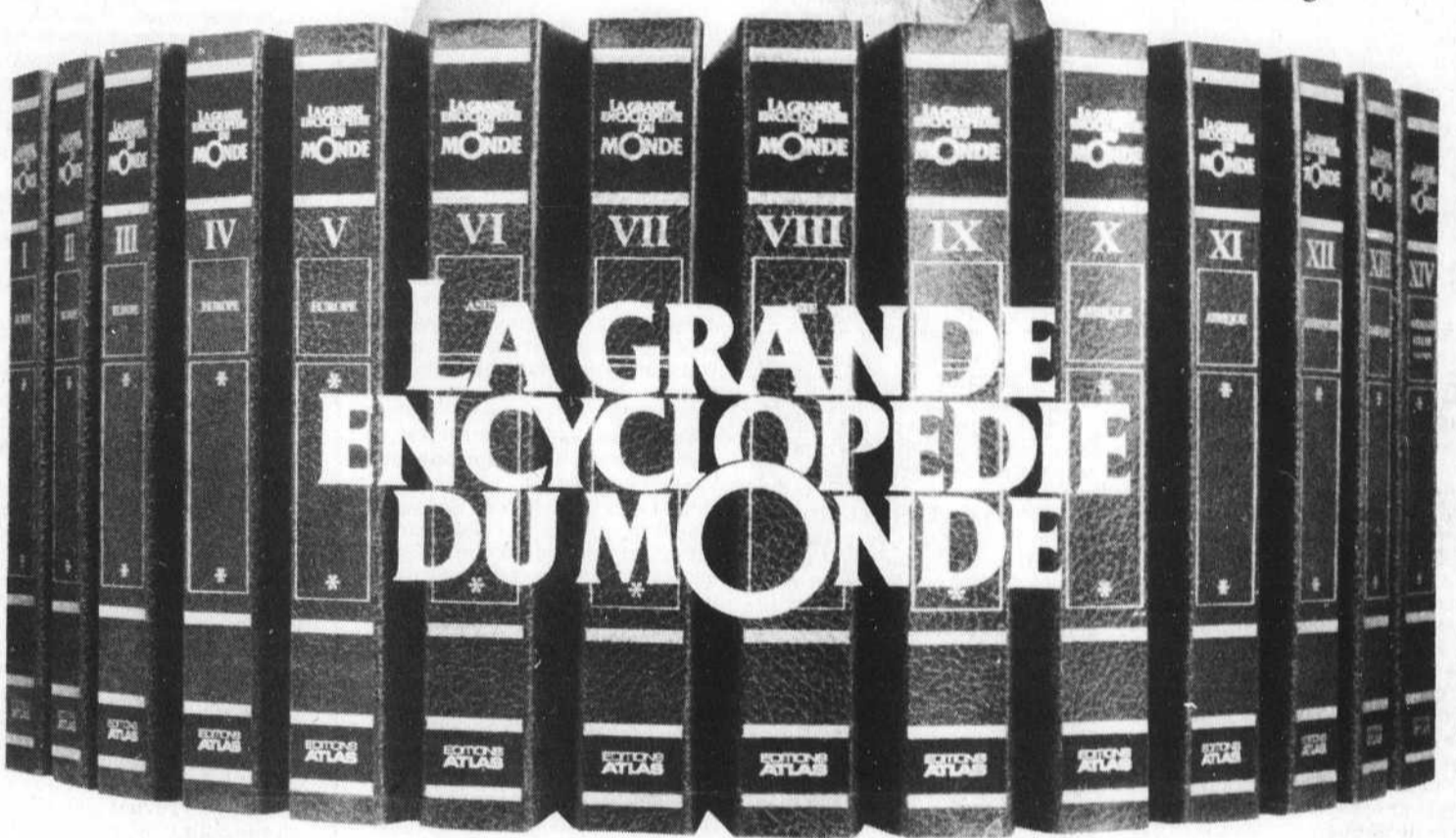
Tout le roman est parsemé de ces trouvailles qui donnent au lecteur le plaisir double, quand il est canadien, de la complicité dans la satire. Henderson est un frère à tradition britannique et française, donc européenne. Et le livre de William Boyd est le portrait, souvent triste et désenchanté, d'une grande frustration envers la grande Amérique, quand elle est vue par le petit bout de la lorgnette.

Quatre milliards d'hommes sur 6 continents dans votre bibliothèque

Vous serez heureux de pouvoir consulter à tout moment "La Grande Encyclopédie du Monde", d'y retrouver un détail économique, un nom oublié, un lieu perdu, d'y vérifier vos connaissances.

de 15000 illustrations en couleurs, plusieurs milliers de cartes géographiques thématiques, diagrammes et tableaux statistiques récents.

Index et bibliographie complète pour chaque volume et l'index général à la fin de l'ouvrage.

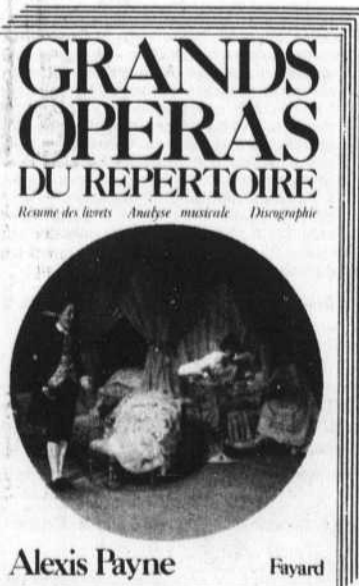


LA GRANDE ENCYCLOPÉDIE DU MONDE

PLAN DE L'OUVRAGE

VOLUME 1 - EUROPE	VOLUME 6 - ASIE	Somalie Djibouti Kenya Ouganda Tanzanie
Espagne Gibraltar Andorre Portugal France Monaco Pays-Bas	Turquie Chypre Syrie Liban Israël Jordanie Arabie Saoudite Yemen Les Émirats du Golfe Irak	VOLUME 11 - AFRIQUE
VOLUME 2 - EUROPE	VOLUME 7 - ASIE	Afrique de l'ouest Afrique centrale Afrique équatoriale Afrique australe Madagascar Île Maurice Les Comores Les Seychelles La Réunion
Belgique Luxembourg Allemagne Royaume-Uni Irlande	Iran Afghanistan Continent indien	VOLUME 12 - AMÉRIQUES
VOLUME 3 - EUROPE	VOLUME 8 - ASIE	Groënland Canada États-Unis Mexique Bahamas Porto-Rico
Suisse Liechtenstein Autriche Italie Saint-Marin Vatican Malte Grèce Bulgarie Yougoslavie	Péninsule indochinoise Chine Hong-Kong	VOLUME 13 - AMÉRIQUES
VOLUME 4 - EUROPE	VOLUME 9 - ASIE	Îles Caraïbes Les États Andins Guyane Brésil
Albanie Roumanie Hongrie Tchécoslovaquie Pologne Finlande Suisse	Taiwan Mongolie Corée Japon Philippines Malaisie Indonésie Singapour	VOLUME 14 - AMÉRIQUES
VOLUME 5 - EUROPE	VOLUME 10 - AFRIQUE	Uruguay Paraguay Argentine Chili OCÉANIE Australie Nouvelle-Guinée Nouvelle-Zélande Îles du Pacifique ANTARCTIDE
Norvège Danemark Islande Union soviétique	Maroc Algérie Tunisie Libye Égypte Soudan Éthiopie	

Grands opéras du répertoire Alexis Payne Fayard



Résumé des livrets. Analyse musicale. Discographie. Cent grands opéras du répertoire sont analysés dans ce livre. Une biographie du compositeur, les circonstances de la création, un résumé détaillé de l'intrigue, un rappel des principaux airs et passages orchestraux.

En vente chez votre libraire

Je désire recevoir, sans aucun engagement de ma part, la documentation sur «La Grande Encyclopédie du Monde».

NOM:..... ADRESSE:.....
VILLE:..... CODE POSTAL:.....

LES ENCYCLOPÉDIES POPULAIRES INC.
1246 St-Denis, Mtl, H2X 3J6, 843-3361

LE DEVOIR CULTUREL

CORNELIUS CASTORIADIS, philosophe de l'imaginaire social

HEINZ WEINMANN

VENU de New York où il donne un séminaire, Cornelius Castoriadis est de passage à Montréal, le temps d'une conférence : « Enjeux actuels de la démocratie ». Emploi du temps serré. Le matin, il voit quelques amis. Il a accepté l'entrevue même si son bus part pour Ottawa dès 14 h : une autre conférence...

Je rencontre Castoriadis pour la première fois. D'une affabilité exquise, il me pose une première question : « Combien de temps vous faut-il pour cette entrevue ? » « Une heure environ ». « Bon, on fera l'entrevue d'abord, on verra ensuite s'il nous reste du temps pour le déjeuner... »

Assis en face de lui, je sens cette énergie concentrée qui informe tout à la fois son être-au-monde, sa philosophie, sa phrase qui déborde de sens, jusqu'à son ton de style parfois caustique.

Philosophe qui a chanté et pensé les changements radicaux de la Révolution russe de 1917, Castoriadis a été vite déçu par ses lendemains désenchantés qui fossilisent la pensée dans un système, et donc la tuent. Il fait la critique du marxisme à une époque (au début des années soixante) où la plupart des intellectuels français se battent encore pour la faucille et le marteau. Vingt ans après, il est facile de hurler avec la meute : « Marx est mort... »

Lorsque Castoriadis commence la grande recherche, dans laquelle il est toujours engagé, sur l'« imaginaire social » qui aboutit provisoirement dans *L'Institution imaginaire de la société* (Seuil, 1975), il est un solitaire qui marche sur des sentiers non battus. Vingt ans après, l'« imaginaire » s'est banalisé à force d'être mis à toutes les sauces. Des instituts spécialisés « gèrent » l'imaginaire. Il paraît alors impérieux d'arracher l'imaginaire radical, jaillissement pur, à la représentation d'un déjà-vu, au spéculaire (voir à ce sujet *L'Imagination sartrienne*) qu'elle est venue signifier en Occident. Comment la soustraire également à l'influence de la « création » théologique qui a hypothéqué l'imaginaire judéo-chrétien ? Voilà quelques-unes des questions qui jalonnent les deux grands livres que Castoriadis a actuellement en chantier. En attendant leur publication, l'auteur nous donne un aperçu vivant de son activité intellectuelle des dix dernières années, grâce à un recueil de ses principaux écrits réunis dans *Domaines de l'homme*, qui vient de sortir au Seuil.

Comment « définir » Castoriadis, étant donné la multiplicité des domaines que son esprit a labourés ? Sociologie, politique, tiers monde, rapports Est-Ouest, il a analysé dans son dernier livre la « stratocratie » (basée sur l'armée) de l'URSS... « Ce qui définit le mieux l'unité de ce que j'essaie de faire, c'est le titre du livre qui est en train de paraître, les *domaines de l'homme*. Domaines au sens fort du terme : non pas que cela « appartient » à l'homme, mais c'est là-dedans que l'homme est voué à se tourner, à retourner la terre, à se comprendre. Même s'il n'en est pas le propriétaire, c'est lui qui les a créés, ces domaines.

L'aventure de Castoriadis commence en Grèce durant la Deuxième Guerre mondiale où il s'engage dans la résistance. Dès 1945, il émigre en France, militant dans les Jeunesses communistes et chez les trotskistes. Tout jeune, il dépense déjà son énergie à vouloir réformer le Parti communiste. Lutte entre David et Goliath. « Dès 1948, nous avons fondé cette revue qui s'appelait *Socialisme ou barbarie* et qui a paru jusqu'en 1966. J'en ai rédigé les principaux textes

d'orientation. Nous pensions que, même s'il fallait le réformer, le marxisme contenait malgré tout les germes pour réformer l'époque. Ce qui n'allait pas avec les marxistes du temps, c'est qu'ils étaient scierisés et qu'ils avaient méconnu le véritable esprit de Marx. »

Mais, progressivement, l'idée s'est fait jour que si « c'était la faute au Parti communiste », Marx y était aussi pour quelque chose dans la sclérose du parti. « Malgré quelques géniales inspirations de jeunesse, Marx était prisonnier de l'imaginaire capitaliste. Il pensait en termes de forces productives : plus précisément, c'est l'expansion de ces forces qui est, selon lui, la condition de la libération. Il laissait complètement de côté la politique. Marx pensait qu'une fois les problèmes économiques réglés, la politique suivrait. C'est ce que n'imprime que le libéral aurait dit. »

Ce que Castoriadis retient de Marx, c'est son idée de la praxis, qu'il ne suffit pas de penser des utopies, des cités idéales, il faut intervenir dans la politique pour qu'au moins quelques-unes de leurs conditions se réalisent. C'est pourquoi la philosophie de Castoriadis est une « philosophie intervenante ». Il manifeste ses idées sur l'« agora », comme ses ancêtres grecs l'ont fait jadis. « Je tiens à manifester ce que je pense. Je tiens à dénoncer un certain nombre de choses. Évidemment, si on voulait dénoncer tout ce qui vous déplaît, on ne ferait rien d'autre. Mais il y a des situations qui me paraissent excessives : cela peut être la Pologne ou bien, quoi que sans comparaison, les « nouveaux philosophes », ou un certain tiers-mondisme. Depuis la fin de *Socialisme ou barbarie*, je me rapproche de ne pas avoir assez manifesté, parce que j'ai été pris par la préparation des livres, par mes séminaires. »

« L'homme est libre, et partout il est dans les fers. » Castoriadis ne cesse de réfléchir sur ce paradoxe énoncé d'abord par Rousseau, donc d'essayer de comprendre les fondements du totalitarisme. Dans un article, « Les destinées du totalitarisme », contenu dans ce livre, Castoriadis évalue le totalitarisme russe selon les critères de Hannah Arendt. Aujourd'hui, l'URSS n'est plus un pays totalitaire au sens « classique » du terme. « Totalitarisme tranquille, moins délirant, donc d'autant plus dangereux. Ce que j'ai dit à propos de Hannah Arendt, c'est une tentative pour aller au-delà de son analyse, non pour revenir en deçà. Ce dont Arendt ne peut pas rendre compte, c'est la question que je pose dans ce texte : qu'arrive-t-il à un régime totalitaire lorsqu'il est resté au pouvoir pendant 70 ans ? Est-ce qu'une société peut rester dans un état d'incandescence délirante pendant 70 ans ? La réponse est évidemment non. »

Un jour, au début des années soixante, le monde de Castoriadis change de visage. Les décors s'écroulent : le militant découvre la force, la dynamique qui travaille nos sociétés, leur « institution imaginaire ». « À la suite d'une reprise des travaux d'autrefois sur Freud et d'un voyage que j'ai fait en Extrême-Orient, j'ai eu ma « nuit de Pascal et de Descartes ». C'était à Bangkok où, tout d'un coup, j'ai été frappé par la présence de l'imaginaire dans l'histoire de l'humanité, par l'évidence du caractère totalement arbitraire de ce que chaque société crée. Depuis 1962-63, je n'ai cessé d'approfondir les choses sous cet angle qui me semble méconnu. Car les philosophes ont toujours parlé de l'imaginaire de l'individu, mais jamais de l'imaginaire du champ social et historique qu'on ne peut imputer à une personne déterminée. Ce qui, par exemple, crée la langue. »

Dans cette optique, évidemment, la vieille opposition sujet-objet est dépassée. Nous déterminons autant

cet imaginaire des institutions que ces dernières nous déterminent. « L'histoire des sciences le prouve assez, cet enlacement de l'objet et du sujet. Il y a de la vérité, mais cette vérité, nous la trouvons, il faut que nous l'inventions, la créons pour qu'on puisse la retrouver dans ce qui n'est pas nous. »

Depuis Nietzsche et Heidegger, la modernité la plus radicale s'est pensée en se mirant dans le rétroviseur de la philosophie grecque. La pensée grecque est omniprésente aussi chez Castoriadis. Évidemment, c'est là son origine. En témoignent les titres de ce livre qui sont en grec (*Kairos, Logos*) et l'étude « La polis grecque et la création de la démocratie ».

On peut se demander si nous pensons la Grèce sans que nous y pensions, autrement dit s'il n'y a pas en Occident un inconscient non pensé de la pensée grecque. « C'est une question très importante. Il y a incontestablement en Occident un inconscient qui est travaillé par la question grecque. Il y a plusieurs interprétations — et mésinterprétations — de cette pensée. Politiquement, l'Occident n'est pas véritablement l'héritier de la Grèce, mais de Rome. Rome qui est restée jusqu'au bout une oligarchie. Nos sociétés sont des oligarchies. »

« Si on fait l'histoire de l'interprétation de la Grèce par l'Occident, on voit cette double chose : cette incroyable fascination exercée par la Grèce sur l'Occident depuis le XIIIe siècle et, en même temps que cette fascination, la production d'une image qui correspond au schéma imaginaire du présent. L'histoire de la philologie antique, c'est l'histoire de la pensée occidentale à partir du XIVe siècle... Plus je réfléchis sur les textes grecs, plus me viennent à l'esprit des situations actuelles. »

Sur cette toile de fond de la démocratie grecque, Castoriadis comprend donc mieux que quiconque les enjeux de nos démocraties modernes. « Les germes du mouvement émancipatoire, qui a repris en Occident depuis le XIVe siècle et donné ses traits libéraux à nos sociétés, sont menacés. Menacés de l'extérieur par la « stratocratie » russe. Et, à cet égard, les sociétés occidentales me paraissent particulièrement fragiles. Tous les idiots qui discutent ces questions ne comprennent pas qu'il ne s'agit pas d'une confrontation de pistolets ou d'électronique. C'est une confrontation de morales, de significations imaginaires, de croyances des gens, de la force morale des régimes. »

« Des hordes de Huns peuvent détruire les cités les plus florissantes. Byzance est tombée devant les Turcs. Les Byzantins traduisaient Aristote, les Turcs ne savaient ni lire ni écrire. Excusez-moi (rire), vos ancêtres les Germains sont entrés dans l'Empire romain comme dans du beurre. Ce n'est pas la technologie romaine qui les en a

Suite à la page C-11

La réalité dépasse la science-fiction

LETTRES QUÉBÉCOISES

STÉPHANE LÉPINE

★ Esther Rochon, *Coquillage*, éditions de la Pleine Lune, 1985, 145 pages.

★ *Aurores boréales 2*, 10 récits de science-fiction, avant-propos de Daniel Sernine, Le Préambule, collection « Chroniques du futur » n° 9, 1985, 290 pages.

LA SCIENCE-FICTION a 60 ans. C'est, en effet, dans le premier numéro d'*Amazing Stories*, en 1926, qu'apparaît pour la première fois, en sous-titre, un néologisme hermétique, un peu barbare : « *The magazine of scientific fiction* ». Je tire cette information d'un article publié récemment dans *Les Nouvelles littéraires*, où Nicolas Finet soulignait l'anniversaire. Si le merveilleux scientifique, celui de H.G. Wells ou de Jules Verne, est une création du 19e siècle, ce nouveau magazine et son directeur, Hugo Gernsback, vont donc permettre à ce courant littéraire novateur et vigoureux de se cristalliser autour d'un mot.

Sans en mesurer la portée, *Amazing Stories* vient de réussir un grand coup. La seule création d'une étiquette, détail apparemment anodin, va pourtant marquer une étape essentielle : la SF quitte alors la préhistoire pour entrer dans l'âge adulte. Trois ans après sa naissance, la « *scientific fiction* » devient la « science-fiction ». Le mot fait sa première apparition en 1929 dans le numéro un de *Science Wonder Stories*, un autre *pulp* (petit journal populaire, tape-à-l'oeil et bon marché, héritier américain de la tradition du roman feuilleton) également piloté par Hugo Gernsback, homme de presse, ingénieur de formation, admirateur inconditionnel et fervent des merveilles de la science.

Mais pourtant, soixante ans plus tard, la science-fiction continue de vivre en marge de la littérature officielle et souffre de ne pas être reconnue à sa juste valeur. Littérature populaire, fréquemment méprisée, la SF a pourtant des lecteurs passionnés, qui demandent aux auteurs plus que des images fortes, des situations rocambolesques et des intrigues minimalistes. La SF n'est plus ce qu'elle était : les thèmes gagnent en richesse, en audace, en complexité. Les canevaux initiaux ont été étoffés. Des revues pour adolescents où elle était cantonnée, la SF est devenue un véritable genre littéraire, exigeant et sérieux, prestigieux même lorsque pratiqué par des auteurs comme Isaac Asimov, Frank Herbert ou Stanislas Lem. Comme le souligne encore Nicolas Finet, « on voit enfin s'imposer des auteurs qui, avant d'être de bons vulgarisateurs scientifiques, sont surtout d'authentiques écrivains ».

Ainsi, après la guerre, « les épopées triomphantes et la foi progressiste cèdent le pas, la SF devient littérature du doute, de la poésie, de la spiritualité, du désir... La SF n'a jamais cessé de transcrire fidèlement les angoisses et les sursauts d'une époque perpétuellement instable et

bouillonnante... Les principes de mesure : acuité d'observation du réel, laboratoire d'idées... En toile de fond, une même jouissance de l'imaginaire, une même interrogation du présent ».

Ici, au Québec, les auteurs de science-fiction bénéficient de quelques revues mais sont toujours en quête d'éditeurs. VLB et Leméac ont déjà publié quelques titres, mais s'il fallait remettre une palme à la maison la plus courageuse dans ce domaine, c'est certainement Le Préambule qui la porterait. Dès 1980, Norbert Spehner créait, aux éditions du Préambule, deux collections entièrement consacrées à la science-fiction : « Chroniques du futur » et « Chroniques de l'au-delà », où seront publiés, entre autres, Esther Rochon (*L'Épousement du soleil*), Daniel Sernine (*Quand vient la nuit*), Jean-François Sornicynsky (*La Planète amoureuse*) et Elisabeth Vonarburg (*L'Œil de la nuit*). Et bientôt, une troisième collection verra le jour, « Parallèles », consacrée aux essais sur le genre.

Tous les auteurs précédemment cités sont présents dans la deuxième tome de cette anthologie qu'est *Aurores boréales 2*, formée à la fois d'inédits et de textes déjà parus en revues, et rassemblant sous une même couverture auteurs chevronnés et débutants. Mais je voudrais surtout attirer votre attention sur Esther Rochon, dont le dernier roman, *Coquillage*, a été pour moi une véritable révélation.

Sans doute plus près du fantastique que de la science-fiction, *Coquillage* est un ouvrage étrange et envoûtant. À une époque indéterminée, dans la petite ville de Vanir Voïdivane (voie divine ?), un homme et une femme contemplant, dans le soleil du matin, un coquillage grand comme une maison, abandonné sur la grève d'un fleuve. Il y a des années, un monstre y habitait — le nautille — qui, attentif au moindre désir de ses occupants, avait réussi à séduire quelques personnes, à les unir à son propre corps. Ainsi, Thrassil (très seul ?), Irène Drexel et Vincent avaient cédé aux attraits du nautille. François et Xunmil, qui observent aujourd'hui le coquillage vide sur la plage, ont pour leur part remporté une victoire sur le monstre, abandonné « ses plaisirs dégénérés pour réintégrer le monde des amours humaines ». Ce sont eux qui racontent l'histoire du nautille et de ses « locataires » maintenant disparus.

Raconté de cette manière, sans la puissance poétique qu'Esther Rochon confère à son récit, cette histoire peut paraître grotesque. Pourtant, le merveilleux, déjà séduisant à un premier niveau, permet ici de nombreuses interprétations. Sans contredit, la SF devient dans ce cas

« littérature du doute, de la poésie, de la spiritualité et du désir » et se présente comme une interrogation du présent. Ce récit fascinant à plus d'un égard et qui possède une indéfinissable valeur métaphorique nous ramène constamment à la même question : qu'est donc ce coquillage ? Quelle est cette chose qui, charmante, délirante de tendresse, fait que l'on veut tout abandonner pour vivre en elle, pour elle, par elle ? Pour Thrassil, par exemple, « le véritable monstre, c'était l'image merveilleuse, insurpassable, l'image d'amour, de beauté et de force terrifiante qui habitait son esprit et qui l'obsédait. L'autre, le monstre de la réalité, il le voyait si rarement ». Si l'autre monstre est celui de la réalité, celui-ci, le nautille, est donc le monstre du fantasme, de la fiction, du rêve...

Lieu de jouissance, d'abandon et de douceur, le coquillage permet l'extase permanente, l'expression de la sensualité, des faiblesses et des souffrances. En fait, il semble impossible d'échapper au nautille puisque, grâce à lui, les occupants connaissent l'abandon, la compréhension, ont l'impression d'une communion parfaite avec eux-mêmes et leurs désirs.

Alors que la science-fiction, prisonnière de ses gadgets et d'un langage abscons, me semble habituellement décrochée de la réalité et arrive rarement à en donner une lecture intéressante, ici, avec *Coquillage*, Esther Rochon livre une fable où le fantastique ne se complait pas dans un style auto-référentiel mais sert à métaphoriser le réel. Nous avons là une des différences essentielles entre SF et fantastique. La réalité dépasse la science-fiction mais le fantastique en offre plus souvent une vision éclairante. Ou, alors, il s'agit de la différence entre la bonne et la mauvaise science-fiction. Je ne sais trop. Quoi qu'il en soit, qu'il relève d'un genre ou d'un autre, *Coquillage* est un très bon roman qui — et c'est bon signe — réussit à faire sauter les barrières qui enclosent encore la SF.

Voici quelques textes de références qui vous guideront sur les chemins de la SF si vous ne la connaissez pas, ou ordonneront vos connaissances si vous comptez parmi les initiés...

- *Histoire de la science-fiction moderne*, de Jacques Sadoul, Laffont, coll. « Ailleurs et demain », 512 pages.
- *L'Effet science-fiction*, d'Igor et Grichka Bogdanoff, Laffont, coll. « Ailleurs et demain », 424 pages.
- *Catalogue des âmes et cycles de la SF*, de Stan Baret, Denoël, coll. « Présence du futur », 298 pages.
- « Le boum de la science-fiction », de Micheline La France, dans *Livre d'ici*, mars 1986, pages 4-5.

LETTRE-SON MUSIQUE

LE SPÉCIALISTE DU CLASSIQUE

SPÉCIAL D'OUVERTURE

30% DE RABAIS

SUR TOUS NOS DISQUES 33 TOURS JUSQU'AU 31 MAI

5054 AVE DU PARC (COIN LAURIER) — 495-9297
DISQUES • PARTITIONS • VIDÉO ORPHÉE

Armand Colin Actualité

LA FIN DE L'INNOCENCE
Les États-Unis de Wilson à Reagan
Artaud, D.

LES SOVIÉTIQUES DES ANNÉES 80
Kerblay, B.

LES SOVIÉTIQUES DES ANNÉES 80

Les Américains ont-ils été isolationnistes pendant l'entre-deux guerres ? A Yalta, Roosevelt aurait-il pu résister plus fermement aux Soviétiques ? Les États-Unis sont-ils responsables de la guerre froide ? Avec la perte du monopole nucléaire, le déficit de la balance des paiements, la guerre du Vietnam, la République impériale des États-Unis, qui avait atteint son apogée sous Kennedy, connaît-elle un recul sensible devant l'opinion publique ?

Telles sont, parmi beaucoup d'autres, les questions qui jalonnent l'histoire des États-Unis et à partir desquelles l'auteur tente d'expliquer le destin fulgurant des États-Unis, leur rapide accession aux responsabilités mondiales, leurs difficultés actuelles. Ce livre tient compte tout à la fois des tensions intérieures et de l'évolution du contexte mondial, mais aussi de l'idéologie américaine et des discussions stratégiques qui, depuis 1950, ont divisé les Américains.

Une fresque vivante et dense de la politique américaine depuis 1919 s'appuyant sur les documents et travaux scientifiques récemment publiés. Tout en s'efforçant de respecter la plus grande objectivité, l'auteur a néanmoins voulu donner sa vision personnelle de l'histoire proche des États-Unis.

Dans Artaud est directeur de recherches au CNRS et enseigne à l'Institut d'Études politiques de Paris. Elle collabore régulièrement à la revue *Politique Internationale*.

Colin, 1985, 215 pages 14,50 \$

Colin, 1985, 380 pages 23,75 \$

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE HABITUEL
Pour recevoir gratuitement le catalogue A. Colin, il vous suffira de remplir le coupon ci-dessous et de le retourner à Somabec.

somabec itée □ Veuillez m'expédier sans frais le catalogue A. Colin

Nom et Prénom
(en capitales)
Adresse
Ville
Date Signature

2475, Sylva Clapin,
Case postale 295,
St-Hyacinthe, Qué.,
J2S 5T5
Tél.: 774-8118
Mtl: 467-8565

Contrée indienne

Dorothy Johnson
J.C. Lattès

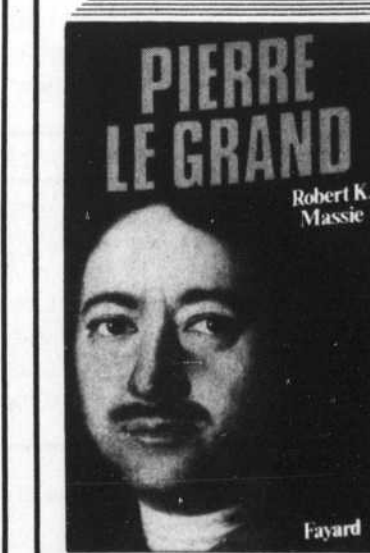


Dix nouvelles sur l'Ouest à l'aube du XXe siècle. L'auteur a connu un succès considérable (plus de 2 millions d'exemplaires aux États-Unis). Trois grands films ont été tirés de son oeuvre: *L'homme qui tua Liberty Valance*. Un homme nommé cheval. La colline des potences.

En vente chez votre libraire

Pierre Le Grand

Biographie
par Robert K. Massie
Fayard



Outre sa taille (près de deux mètres), ses appétits, son extraordinaire puissance de travail et sa prodigieuse soif de connaître, Pierre Ier Alexévitch avait une passion: les bateaux. À ce personnage hors du commun, l'auteur a consacré une biographie dont on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, le souffle épique ou l'érudition.

En vente chez votre libraire

LE DEVOIR CULTUREL

Dérives et Vice versa : des revues à la page

LES REVUES

CAROLE DAVID

ON COMMENCE à peine à mesurer l'impact d'une publication comme *Dérives* sur l'évolution et la transformation des mentalités au Québec. En rupture avec l'idéologie nationaliste des années 1970, *Dérives* s'est volontairement marginalisée en proposant un lieu de rencontre des cultures du tiers monde et du Québec. Par la suite, la *dérive* vers d'autres territoires s'est pensée en termes de périphéries, de tiers ou de cultures tierces. Ici, les rôles et les entités se brouillent.

L'intérêt de *Dérives* tient aussi en ce qu'elle a révélé que la littérature, pratique surestimée par la plupart des revues de l'époque, restait encore tributaire d'une conception dirigiste. En effet, plus que tout autre pratique, la littérature a prétendu pendant longtemps illustrer de façon presque souveraine la modernité.

En substituant l'inclusion à l'exclusion, en proposant d'autres champs d'application et d'autres territoires, *Dérives* a aussi fait éclater la notion même d'avant-garde : celle-ci voit alors ses sources d'inspiration et ses possibilités s'accroître indéfiniment. En prônant l'ouverture et la lucidité

comme fonction critique, la rupture qu'a opérée *Dérives* se présente sous le signe d'un changement net de valeurs et de perspectives.

Le numéro 50, « Et puis écrire et puis », célèbre tous azimuts le 10^e anniversaire de cette publication. Fait inusité, la présentation de ce numéro explore les trajectoires multiples de l'édition : 25 imprimeurs, éditeurs, graphistes, professeurs, libraires, lecteurs et collaborateurs sont tour à tour remerciés. Tout en révélant les infrastructures de l'édition, *Dérives* montre qu'elle demeure tout à fait consciente, par ailleurs, des mécanismes de l'institutionnalisation. Elle revendique en quelque sorte un véritable statut d'éditeur, trouvant ainsi son équilibre dans la jungle des publications culturelles québécoises. Il est vrai que le directeur de cette publication, Jean Jonassaint, ne se contente pas simplement de publier. Il édite.

De plus, *Dérives* occupe une place singulière sur l'échiquier socio-culturel québécois : cette publication hésite entre la reconnaissance institutionnelle et la volonté, par son projet, de prendre ses distances.

« Et puis écrire et puis » réunit 22 auteurs québécois rattachés, d'une manière ou d'une autre, à l'histoire de cette publication. Ce numéro présente des textes d'écrivains reconnus

— Paul Chamberland, François Charron, André Roy — mais aussi des textes d'auteurs qui en sont à leur première ou deuxième publication : Jocelyne Boisvert, Louise Warren. Images de la décennie passée (1975-1985) et ouverture sur celle à venir, ce numéro ne prétend pas défendre une esthétique précise mais plutôt indiquer comment la fiction est, elle aussi, une *dérive* nécessaire. Une des plus belles réussites de l'année.

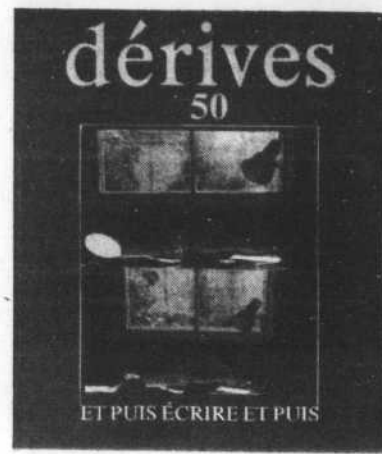
Vice versa, le magazine « transculturel », illustre bien le nouvel état de la culture : loin d'être en rupture avec le modernisme, l'époque est à la différence, à la séduction coûte que coûte.

Vice versa séduit, d'une part, par sa présentation graphique, d'autre part, par ce concept *design* dont elle « est le véhicule conscient et émergent » : la transculturel. En proposant des textes en anglais, en français et en italien, cette publication prétend aller vers quelque chose de neuf, d'inédit : le métissage des arts et de la culture qui peut être aussi celui des langages et des identités. Scarpetta n'est déjà plus très loin. Mais il vaudrait mieux parler de l'effet Scarpetta, car on a l'impression d'assister, au fil des numéros, à la fabrication d'un concept-simulacre

tant le lecteur a de la difficulté à saisir ce que ce « projet sans une identité idéologique définie » veut dire, au-delà des effets de mode. Contrairement à *Dérives*, qui affirme clairement ses priorités, *Vice versa* semble parfois baigner dans la conceptualisation éthérée.

On note aussi une tendance, de la part de certains collaborateurs, à trop montrer la singularité du projet. Ainsi, dans le tout dernier numéro, Pierre Bertrand écrit, dans un article intitulé « L'actualité du *Refus global* » : « À nous de prendre le flambeau qu'ils (les signataires du *Refus global*) nous tendent. *Vice versa* est aujourd'hui le meilleur continué de ce mouvement. Un autre mouvement, car pour être le même, il faut qu'il soit tout autre, sans aucune ressemblance. Dès qu'il "ressemble" à Borduas, il n'est rien. » La passion narcissique serait-elle ici le signe d'une nouvelle révolution culturelle ?

L'équipe de *Vice versa* présente son dernier numéro comme une « anti-anthologie » : par cette appellation, on veut signifier que les écrivains invités n'appartiennent pas à l'écriture officielle. Ce numéro propose des textes de fiction mais aussi des articles critiques : entre autres, des lectures de Ferron, d'Aquin et de



Claire de Lamirande. Malgré l'intérêt que suscitent ces articles, j'avoue avoir été déçue par ce numéro qu'on avait annoncé comme un numéro sur la critique littéraire au Québec de 1960 à 1985. En fait, je m'attendais à un bilan teinté d'un esprit polémique. Le seul article qui semble amorcer une réflexion en ce sens est celui de Danielle Zana, « Vivre ici en venant d'ailleurs ». L'auteur considère que la critique et la création théâtrale au Québec sont encore enrobées de sirop nationaliste. Doit-on être condamné au silence parce qu'on n'a pas la chance d'être québécois ? demande-t-elle. Ce constat a le mérite de souligner la



difficile réconciliation entre le pluralisme des cultures et l'identité nationale au Québec.

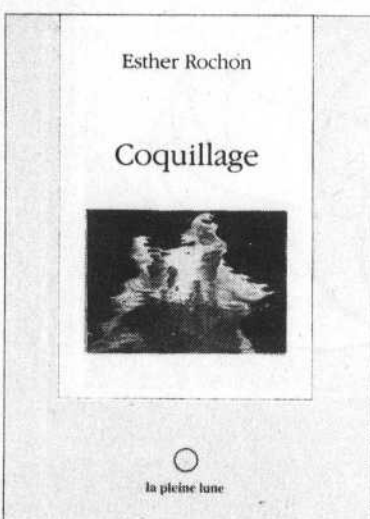
« 22 écrivains québécois pris sur le vif » n'est pas un recueil arbitraire. Ce rassemblement d'écrivains mineurs est inévitablement marqué par l'errance, l'exil, la quête. Il n'est pas étonnant de constater qu'ici comme dans d'autres publications, la fiction, le récit plus précisément, demeure la forme privilégiée pour exprimer un certain désarroi. Les textes de Fulvio Caccia, Antonio d'Alfonso, Dominique de Pasquale, pour ne nommer que ceux-là, sont les signes d'une « nouvelle » littérature qu'il faut absolument lire.

ESTHER ROCHON

Suite de la page C-1

Esther Rochon était à la recherche de son propre imaginaire. « Mais ce n'était pas une question de nationalité. D'ailleurs, la littérature québécoise, il a fallu que je la lise moi-même, plus tard. Ce que je cherchais en littérature, c'était plutôt ce qui pouvait canaliser le mieux le genre d'émotions que je pouvais ressentir. Quand j'ai commencé à découvrir les écrivains de fantastique de l'Europe et des États-Unis, puis les auteurs de science-fiction, vers l'âge de 12-13 ans, je me suis sentie dans mon élément. C'était une exploration de l'imaginaire où s'allient l'esprit analytique et la logique d'une histoire racontée. Si vous remontez à *L'Illade* et *L'Odyssee*, vous reconnaîtrez ce besoin d'un imaginaire très fort porté par une histoire, qu'on retrouve aussi dans les formes populaires de littérature ».

Son roman SF, *L'Épuisement du soleil*, Esther Rochon l'a laissé mûrir longtemps avant de l'écrire. C'est une oeuvre ambitieuse, qui couvre mille ans d'histoire d'un peuple imaginaire installé dans l'archipel de Vrenalik. Quand Taïm Sutherland découvre ces habitants, jadis voyageurs ou commerçants, figés dans une déchéance hautaine, repliés sur eux-mêmes et isolés des vastes terres du Sud où règne une prospérité agressive, on pense immédiatement au Québec dont Vrenalik serait la métaphore. Aidé par le sorcier Iwendra et son élève Anar Vrnengal, Sutherland va vivre pleinement le moment d'épuisement du soleil, pour briser l'engourdissement du peuple de l'archipel, afin que naisse une nouvelle confiance. Ce récit épique, d'une forte imagination et rempli de symboles, intègre aussi un précédent roman, *Le Rêveur de la citadelle*, qu'Esther Rochon avait publié en Allemagne en 1977.



« Les histoires qu'on se raconte à travers le médium de la SF peuvent porter toutes sortes d'émotions, d'angoisses ou d'espérances, dans un langage facilement accessible au lecteur, dit Esther Rochon. Toutes les angoisses qu'on peut ressentir à notre époque peuvent s'exprimer par des fables et des images qui rejoignent l'inconscient.

Dans *L'Épuisement du soleil*, continue la romancière, on peut retracer la fin de l'époque de la contre-culture. On peut aussi y reconnaître la lecture de certains écrivains québécois des années 1960 comme Gaston Miron, Jean-Guy Pilon et Fernand Ouellette. J'ai l'impression d'avoir pris une certaine manière d'expliquer des choses chez ces gens-là. Il me semble qu'on sentait dans leurs oeuvres la conscience malheureuse de l'intellectuel québécois, qui était heureux d'être catholique mais ne pouvait pas le rester et ne savait plus très bien où il se trouvait.

Dans ce roman, Esther Rochon aime aussi passer de l'individuel au collectif, elle qui, étudiante, s'était faite une auditrice assidue des émissions de lignes ouvertes de Réginald Martel et André Payette à Radio-Canada, « pour savoir ce que les gens pensent ou voudraient penser, pour apprendre comment les personnages pourraient ensuite me servir de résonance dans cet échange entre l'individuel et le collectif à travers l'écriture du roman. Cet échange me semble d'ailleurs plus important au Québec qu'ailleurs. Une des choses qu'on adore ici, c'est d'essayer de savoir ce qu'on est collectivement et comment certains individus le réalisent plus que d'autres. »

Pour écrire *L'Épuisement du soleil*, ajoute Esther Rochon, il lui fallait ressentir fortement « une sorte

d'angoisse québécoise caractéristique ». C'est bien ce qui marque la tonalité générale du roman, grave et angoissée, qui s'inquiète de la survie d'un peuple semblable à celui du Québec de la fin des années 1970.

Cette préoccupation de la survie culturelle québécoise, la romancière la ressent comme un défi continu. « On est en train de vivre quelque chose d'unique, au Québec, au confluent de plusieurs cultures. On a l'impression qu'on a peine à surmonter l'impact culturel qui nous vient des États-Unis et de l'Europe. Nous faisons face à un défi qui ressemble à celui que nos ancêtres devaient relever en colonisant le pays sans trop savoir comment résister à l'hiver. L'angoisse que cela engendre, c'est aussi la nôtre. Nous devons continuer de relever un défi semblable, aujourd'hui : non seulement celui de vivre en français mais aussi de posséder notre originalité, notre indépendance culturelle propre. »

Quant à son plus récent roman, *Coquillage*, Esther Rochon l'a écrit sur le mode intimiste. Il s'agit d'une sorte de conte fantastique où nous retrouvons, autour d'un monstre marin, à la fois fascinant et repoussant, divers personnages aux prises avec leur passion amoureuse. Thrassi, sa femme Irène, leur fils François Drexel, avec la jeune Xunmil et le musicien Vincent. Le monstre — mâle et femelle — changera leur vie terne de citadins. Ils habiteront à diverses époques un coquillage à plusieurs étages bâti par le monstre-nautille sur la plage de Vanir Voidivane. On assiste à l'asservissement amoureux de Thrassi par le monstre, à l'exil douloureux de son fils François, à la passion plus « humaine » de Xunmil, à la fascination que provoque le monstre chez tous ceux et celles qui l'approchent et qu'il dévore plus ou moins, d'une façon ou d'une autre.

Cette histoire fantastique peut sans doute s'interpréter comme celle d'une quête de l'amour qui va de la passion confuse jusqu'à l'extrême tendresse. Livre déroutant mais fascinant, *Coquillage* ne peut laisser personne indifférent. On peut aimer ou haïr ce livre, comme le monstre — nautille, pour les intimes — qu'il invente sur les chemins de l'amour.

« Ce fut un livre difficile à écrire, dit Esther Rochon. Je peux diffi-

lement le relire aujourd'hui. J'ai l'impression d'avoir poussé plus loin que dans mes autres romans le traitement des émotions. »

Coquillage possède trois sources différentes, confie la romancière. « J'avais cinq ans. Nous habitons Ottawa. Je me souviens d'une scène où, avec ma mère, je passais devant une église. Des gens en sortaient. C'était un mariage. Mais un monsieur d'âge mûr était assis à terre en train de vomir. J'ai ressenti très fortement à ce moment-là une émotion très peu fréquente dans ma vie — heureusement — qui se définissait par un mélange de dégoût et de fascination. J'étais captivée et dégoûtée par le spectacle. C'était quelque chose de vraiment surprenant et nouveau dans ma vie. Cette scène a donné le fond émotif de *Coquillage*. Avec un autre événement d'enfance. Cette fois, vers l'âge de neuf ans. Je prenais plaisir à dessiner des personnages horribles. Mais mes parents m'ont fait comprendre de ne pas insister. Je me suis juré alors que j'y reviendrais plus tard, sans trop savoir pourquoi ni comment. Plus tard, j'ai joint à ce fond un rêve que j'avais fait alors que j'étais enceinte de ma fille, en 1973. J'y avais vu le coquillage, les tentacules du monstre qui l'habitait et le personnage que mon rêve nommait déjà François Drexel.

J'ai écrit ce livre, poursuit Esther Rochon, comme une métaphore de passions. Je me suis retrouvée en connivence avec le personnage de Thrassi. Il suffisait que je prenne certaines de mes craintes, certaines de mes tendances et que je les amplifie pour arriver à un personnage comme Thrassi. Le monstre-nautille, d'autre part, est un personnage toujours au-dessus de la situation. Ce genre de personnage serait, chez des humains, semblable à une sorte de prêtre, de sorcier ou de roi. Il est un peu mieux que les autres personnages et n'est jamais pris en défaut dans tout le déroulement du livre. »

Voilà bien, en effet, l'énigme de *Coquillage*, où la littérature — celle d'Esther Rochon — continue de chercher le sens de la vie individuelle et collective : « Monstre-nautille, je vis dans les profondeurs sombres, dans les trous noirs, les coins oubliés du réel. J'empoisonne qui me craint, je rends heureux qui me fait confiance ; je surgis si on m'appelle très fort. »

Guide Hachette des vins de France

édité par les Guides Bleus

Le premier vrai guide d'achat des meilleurs vins français présentant plus de 5000 vins tous dégustés « à l'aveugle », analysés et commentés par plus de 300 experts et professionnels. Destiné au débutant curieux aussi bien qu'à l'amateur exigeant.

En vente chez votre libraire

Lincoln — Biographie

Stephen B. Oates
Fayard

Le livre est une savoureuse peinture de la vie d'un « selfmade man » fier de ses succès professionnels et matériels. Cette biographie montre un Président qui fait prévaloir sa politique pour l'abolition de l'esclavage et la réconciliation du Sud et du Nord, non sans convulsions, il est vrai. Traduit de l'américain.

En vente chez votre libraire

Éditions le Préambule

Tél.: (514) 651-3646

VIENT DE PARAÎTRE

Collection Le Sens
L'ami-chien
par Michel Morin

Le sujet se cherche dans son rapport à l'autre mais ne se trouve qu'en se perdant toujours plus. Son expérience lui échappe. Que cherche-t-il? Amour? Amitié? Comment savoir? Quelle est la différence? Tendresse? Violence? Dans ce rapport avec un autre être, de son propre sexe cependant, est-ce bien de l'autre qu'il s'agit ou du même? Échappe-t-il aux pièges du narcissisme? Est-il amant ou éducateur?

Aussi, pour éclairer sa propre expérience, se tourne-t-il vers ces auteurs aux pensées contrastées que sont Rousseau et Sade, à travers lesquels il réfléchit sur l'extrême altérité du sentiment et du désir.

Michel Morin, qui est professeur de philosophie au Cégep de Longueuil, est l'auteur de plusieurs ouvrages, spécialement du *Territoire imaginaire de la culture et de L'Amérique du Nord et la culture.*

ISBN: 2-89133-069-2 — 232 pages — 15,95\$

En vente dans les librairies

Diffusion: Messageries Prologue
2975, Sartelon, Montréal H4R 1E6 — Tél.: 332-5860

VLB/LITTÉRATURE

LE PÉRIL AMOUREUX
de Daniel Gagnon
Dix nouvelles insolites hantées par les frissons de l'amour et de la mort. Un ouvrage tout à fait envoiement!
138 pages — 11,95\$

LA VISITE DES SAUVAGES
d'Anne Legault
Une pièce fertile en rebondissements et construite comme un roman. Un bon suspens et une belle réussite au Théâtre Port-Royal.
146 pages — 9,95\$

LES GARÇONS MAGIQUES
de Jean-Paul Daoust
Des histoires d'amour, faites de souffrances, de jeux d'approches et de reculs, d'espoirs et de déceptions. Une belle générosité!
160 pages — 12,95\$

MAÎTRESSES-CHEROKEES
de Josée Yvon
Un nouveau récit à la recherche des « Filles sans nom », à travers l'Amérique. Une écriture personnelle, une voix autre, syncopée.
136 pages — 11,95\$

PROGRAMMEURS À GAGES
de Jacques Bissonnette
Un véritable thriller, écrit par un spécialiste de la sécurité informatique. Une histoire tout à fait plausible, bien que toute ressemblance avec... est tout à fait fortuite! Le livre idéal pour les vacances.
282 pages — 14,95\$

LES FLEURS DU CATALPA
de Madeleine Gagnon
Poèmes du temps présent. Le temps de l'heure et le temps qu'il fait. Livre d'amour écrit au fil des jours, au gré de la température, dans une terre d'exil, de glace et de tendresse.
130 pages — 9,95\$

Victoria
7^e novembre 1926



THEATRE DU RIDEAU VERT
direction yvette brind'amour mercedes palomino

10 REPRÉSENTATIONS EXCEPTIONNELLES du 20 au 31 mai à 20 heures
DU GRAND SUCCÈS

ALBERTINE EN CINQ TEMPS

Premier Prix de la critique, décerné par l'Association québécoise des critiques de théâtre pour la saison 84/85.
Meilleure pièce au Festival des Amériques.

de MICHEL TREMBLAY
Mise en scène: ANDRÉ BRASSARD

Décor: GUY NEVEU
Costumes: HUGUETTE OLIGNY - GISELE SCHMIDT
François Barbeau PAULE MARIÉ - MARIE-HÉLÈNE GAGNON
Éclairages: Michel Beaulieu

Une co-Production du Théâtre du Rideau Vert et du Théâtre français du Centre National des Arts

4664, rue St-Denis Réservations de 12h à 19h
Métro Laurier, sortie Gifford 844-1793

BERNADETTE ET JULIETTE - SUITE

«... LE TEXTE ÉLIZABETH BOURGET LA MISE EN SCÈNE MONIQUE DUCÉPPE LES COMÉDIENS MARIE-ÉLAINE BERTHIAUME, SUZANNE GARCEAU, PATRICE L'ÉCUYER, JACQUES L'HEUREUX, CHRISTIANE RAYMOND LA SCÉNOGRAPHIE MARCEL DAUPHINAIS, LES ÉCLAIRAGES DANIEL DESJARDINS, LES COSTUMES FRANÇOIS LAPLANTE, DÈS LE 1^{er} MAI...»

DITES-MOI TOUT!


7 DERNIÈRES

MARDI AU SAMEDI 20H30, DIMANCHE 15H00, RÉSERVATIONS: 523-1211, 1297 PAPINEAU, MONTRÉAL

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

Ce soir, demain et lundi 20H00

NANA MOUSKOURI



16, 17, 18, 19 et 22, 23, 24, 25 mai
REPRÉSENTATIONS à 20h00

BILLETTS 24\$, 21\$, 17\$, 13\$

Une présentation des Entreprises Gesser

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 7\$.

Mobil Oil Canada, Ltd. PRÉSENTE

BALLET KIROV DE LÉNINGRAD, URSS MCMLXXXVI

De retour après 22 ans d'absence

LE LAC DES CYGNES AVEC ORCHESTRE
VENDREDI 6 au DIMANCHE 8 JUIN - 20h00

en collaboration avec Great Artists et Great World Artists Management Inc.

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 7\$.

LES CONCERTS AIR CANADA

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
CHARLES DUTOIT

Mardi - Mercredi 20 - 21 mai, 20h

CHARLES DUTOIT
ARMAS MAÏSTE et ROLF BERTSCH, pianos
MONIQUE MERCURE narratrice

CARNIVAL DES ANIMAUX
RESPIGHI Les Oiseaux
PROKOFIEV Pierre et le Loup
DELA Le chat, la belette et le petit lapin
ROUSSEL Le Festin de l'Araignée
SAINT-SAËNS Carnaval des Animaux

Prix des billets: 24\$, 18\$, 13\$, 10\$

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 7\$.

LES GRANDS CONCERTS

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
CHARLES DUTOIT

Mardi - Mercredi 27 - 28 mai, 20h

CHARLES DUTOIT
CHOEUR DES FEMMES DE L'OSM (I. Edwards, dir.)

DEBUSSY-FREEDMAN Trois préludes
MENDELSSOHN Le Songe d'une nuit d'été, extraits
HOLST Les Planètes

Commanditaires:
le 27, Canadian Pacific
le 28, General Motors du Canada Ltée

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 7\$.

RADIO-MUSIQUE RADIO-CULTURE RADIO-CANADA
24 HEURES SUR 24 AU RÉSEAU FM STÉRÉO DE RADIO-CANADA

Samedi 17 mai 1986

12h00 Les Jeunes Artistes
Sylvie Beaudoin, p.; Rhapsodie, op. 119 n. 4 (Brahms); Charles Bernard, vc.; et Louise Bernard, p.; Fantasiestücke, op. 73 (Schumann); extr. Suite no 5 (J.S. Bach); Sonia Giudice, hb.; et Maureen Frawley, p.; «Morceau de salon» (Kalilwoda) et Deux fantasies, op. 2 (Nielsen).

13h00 Des musiques en mémoire
Concert de musique classique iranienne. Hossein Alizadeh, tår et setår; Parvin Namazi, chant; Manoutschehr Fouladvand, santur; Mohammad-Ali Derakhschani, tår; Mohammad Tahmasebi, dombak. Anim. Elizabeth Gagnon.

14h00 L'Opéra du samedi
«Norma» (Bellini); Rosalind Plowright, Eva Podies, Francisco Ortiz, Luigi Roni, Maryse Acerra, Bernard-Jean Mura, Chœurs de Radio France et Nouvel Orchestre Philharmonique, dir. Stefan Soltesz. Anim. Jean Deschamps.

18h00 Concert intime
Robert Verbeke, alto, et György Teresh, vl. Duo en mi min., op. 13 (Spatz).

18h30 Musique de table
Oeuvres de Grieg, Liszt, Brahms, Albeniz/Segovia, Fauré, Dvorak et Elton John. Anim. Jean-Paul Nolel.

20h00 Orchestres américains
Orch. symph. de Chicago, dir. Rafael Kubelick; Edgar Krapp, org.; «Perpetua» pour orgue - création (Kubelick); Symphonie no 3 «Erica» (Beethoven).

22h00 Jazz sur le vif
D'Orléans. Aurèle Le Comte.

23h00 Musique de chambre
23h30 Le Voyage Intérieur
«Lorian Invocations» (Joel Andrews); «Lemurian Sunrise» (Paul Warner). Anim. Yvon Leblanc.

Dimanche 18 mai 1986

10h00 Musiques de nuit
Anim. Monique Leblanc.

5h55 Méditation
«Ce que je dois à mon père» (Maurice Clavel).

6h00 La Grande Fugue
Ire h.: Oeuvres de Haydn, Kreisler et Verdi. 2e h.: Oeuvres de J.S. Bach, C.P.E. Bach, Beethoven et Liszt. 3e h.: Oeuvres de J.C. Bach, Mozart, Ravel, Mahler et Buxtehude. Anim. Gilles Dupuis.

9h00 Musique sacrée
«Loquebantur variis linguis» (Tallis); Messe à 5 voix (Byrd); «Miserere mei Deus» (Lully). Anim. Gilles Dupuis.

10h00 Récital
Guy Fouquet, vc.; Denise Massé, p.

10h30 Les Goûts réunis
Concert à la salle Pollack de l'Université McGill le 9 janvier dernier. Allan Fast, haute-contre; Chantal Rémiillard, Sophie Rivard, vis baroque; dir. Lisette Rivard, Mary Cyr, Margaret Little, Betsy MacMillan, viols de gambe; Hank Knox, org. positif; Partita sur «Ach Wie Nighting» (Böhm); Psaume 111 «Ich danke dem Herrn von ganzem Herzen» (Schütz); Sonate en trio, op. 2 no 2 (Krieger); «Jubilatio Domini, omnis terra»; Sonate pour 2 violons, violes de gambe et continuo en do (Buxtehude); Lamento «Ach, dass ich Wassergens hätte» (H. Bach). Anim. Jean Perreault.

11h30 Mélodies
Donna Klimoska, mezzo; Laurent Philippe, p.; «Mai», «Les Berceuses», «Larmes», «Les Roses d'Ispahan», «Prison», «En sourdine», «Chanson du pêcheur», «Notre amour», «Automne» et «Fleur jetée» (Fauré).

12h00 Pour le clavier
Samson François (4e de 6), Concerto no 2 (Chopin); Samson François et Orch. de l'Opéra de Monte-Carlo, dir. Louis Frémaux; Étude, op. 10 no 10 et op. 25 no 5, et Ballade no 4 (Chopin); Samson François, Inv. Pierre Brunel de la revue Harmonie-Diapason. Anim. Jean Perreault.

13h00 Les Musiciens par eux-mêmes
Table ronde avec Jean-Michel Damase et Jacques Castérède, compositeurs, et Pierre d'Arquenne, imprésario. Anim. Renée Laroche.

14h30 Concert dimanche
Concert enregistré à la salle Pollack de l'Université McGill. The Gerald Danovitch Saxophone Quartet (Gerald Danovitch, sax. sop.; Peter Freeman, sax. alto; Abe Kestenberg, sax. t.; Nancy Newman, sax. bar.); extr. «Le Barbier de Séville» (Rossini/Perreault); «Trois Moiss» (Patriquin); «Wapango», «Elegy to Eric Dolphy» (D'Rivera); Petit Quatuor (François); Suite no 1, op. 22 (Habit); «Ragtime Suite» (Joplin/Perreault); «Esquisses québécoises» (Perreault). Anim. Jean Deschamps.

16h30 Les Grandes Religions
«L'Eglise orthodoxe» (30e de 45); «Histoire de l'Eglise de Roumanie». Inv. Ion Bria, représentant orthodoxe auprès du Conseil oecuménique des Eglises, Genève. Int. Pierre Garipéy. Prés. Jean Deschamps.

17h00 Tribune de l'orgue
Anim. Jean Perreault.

18h00 À travers chants
Thibodeau, Jean Brisard, b., et Yves Beuparant, p.; «Si l'on revient moins riche» (Sardou/Barbeville/Revaux); «Le paysage finit toujours sur ton visage» (Leclerc); «C'est beau le monde» (Lefebvre/Bailly); «Au bout des doigts» et «Un peu plus hauts» (Dubois/Ferland); «Chante avec moi» (Thibault/Bourlayre).

18h30 Musique de table
Oeuvres de Novacek, Hahn, Handel, Liszt, Boccherini, Ponce, Soler et Loellier/Grandjany. Anim. Jean-Paul Nolel.

20h00 Musiques actuelles
Magazine musical qui explique les courants et les tendances de la musique d'aujourd'hui, rend compte des événements musicaux et nous livre des portraits de compositeurs.

22h00 Jazz sur le vif
Jazz de Yougoslavie: YRT - Extr. du Festival international de jazz d'Amsterdam.

23h00 Musique de chambre
Sextuor pour clavier et cordes, op. 110 (Mendelssohn).

23h30 Le Voyage Intérieur
«Himalayan Bells II» (Karma Moffett). Anim. Yvon Leblanc.

Lundi 19 mai 1986

0h00 Musiques de nuit
Intégrale Gustav Mahler: «Frühlingsmorgen», «Erinnerung» et «Serenade aus Don Juan»; Yolande Deslauriers-Husarik, sop.; Janine Lachance, p.; «Hans und Grete», «Phantasie aus Don Juan»; Janet Baker, mezzo; Geoffrey Parsons, p.; Symphonie no 1; Orch. symph. de Chicago, dir. Carlo Maria Giulini. Anim. Michel Keable.

5h55 Méditation
«Ils attendaient tous quelque chose» (Maurice Clavel).

6h00 Les Notes Inégales
Ire h.: Concerto pour clarinette no 1, op. 1 (Crusell); «Now Hath Flora Rob'd her Bowers» et «Move Now With Measured Sounds» (Campion); Concerto, op. 1 no 6 (J.C. Bach); «The Jolly Miller» (trad.); 2e h.: Quatuor pour contrebasse solo, flûte, alto et violoncelle en ré (Sperger); Symphonie no 12 (D. Scarlatti); Sonate pour piano no 29, op. 90 (Beethoven); extr. «Livres de contredanses et de figures (anon. XVIIIe)»; «Kleiner Zirkusmarsch», op. 79 (Koetsier); 3e h.: Concerto pour cor en ré (Telemann); extr. «Scarlattiana» (Casella); Sextuor pour flûte, clarinette, alto, violoncelle et 2 guitares (Gragiani); «Six pièces faciles dans la première position», pour violon et piano, op. 22 (Kilger); Symphonie, K. 45 (Mozart). Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête
75e anniversaire de la mort de Gustav Mahler. «Hans und Grete», extr. Quatuor en la et «Le Chant de la Terre» (Mahler). Anim. Renée Laroche.

11h30 Les Jeunes Artistes
Catherine Dallaire, vl.; Louise Forand-Samson, p.; Sonate no 3, op. 108 (Brahms) et extr. Sonate en la min., BWV 1003 (J.S. Bach).

12h00 L'Art vocal
Richard Verreau, ténor, en rappel. Enregistrements (années '60) du grand chanteur canadien, acc. piano et orch. Mélodies, airs italiens et extr. d'opéras. Anim. André Hébert.

13h00 Au gré de la fantaisie
Anim. Sylvia L'Écuyer.

16h00 En continué
8e de 10. «Deux fois un je jumeaux» par Marie-France Rivière. «Le Monde gemellaire des Dogons». Inv. Anne-Marie Petit, chargée d'ethnologie à Grenoble II (sciences humaines).

16h30 Documents
17h00 Libre parcours • Magazine culturel. Anim. François Ricard, Richard Gay et Gilles Archambault.

17h30 Présent-musique
Magazine d'actualité musicale. Anim. André Vigeant.

18h30 Libre échange
Pierre Olivier rencontre Pierre André Rinfret, président de la firme d'investissement Rinfret et Associés de New York, États-Unis.

19h00 Les Grands Comités de l'État
5e de 13. Inv. Louis Bernard et Michel Héroux. Int. Gisèle Galichan, int. et rech. Jacques Benjamin.

20h00 Concerts européens
Festival de Salzbourg 1985. Orch. philh. de Vienne, dir. Herbert von Karajan, Anne-Sophie Mutter, vl.; Concerto en ré, op. 35, et Symphonie no 4 (Tchaikovsky); «Festival de l'été carinthien». Walter Klien, p.; Pièces, op. 116 (Brahms).

22h00 Jazz-soloïque
En vedette: Benny Carter, Jackie McLean, Bud Powell, Bruce Forman/George Cables, Kevin Eubanks, Johnny O'Neal, OTB et Lenny Breau. Anim. Gilles Archambault.

23h00 Musique de chambre
«Petite Suite» (Debussy) et Duo pour violoncelle, op. 52 (Ottobach).

23h30 Le Voyage Intérieur
«Dance of the Tao» (Schawkie Roth). Anim. Yvon Leblanc.

Mardi 20 mai 1986

0h00 Musiques de nuit
Opéra-feuilleton en 4 épisodes présentant «Carmen» de Bizet, avec, dans les principaux rôles: Julia Migenes Johnson, Ruggero Raimondi et Faith Edson. Les Chœurs et la Maîtrise de Radio France, l'Orch. national de France sont dirigés par Lorin Maazel. Anim. Michel Keable.

5h55 Méditation
«Dieu seul peut parler de Dieu» (Maurice Clavel).

6h00 Les Notes Inégales
Ire h.: Quintette pour guitare et cordes, G. 449 (Boccherini); «Valse de salon en fa dièse, impromptu», op. 21 no 2, et Romance pour piano, op. 8 (Hagg); 2e h.: Romance pour flûte, viole de gambe et clarinetto no 3 (Leclair); Branle (Gervaise); 3e h.: «Bagatelles», op. 75a (Dvorak); extr. «Petit Livre d'Anna Magdalena Bach» (J.S. Bach); extr. «Carnaval des animaux» (Saint-Saëns); «Herbes et fleurs», «Aveuglé Dieu» et «A ce joy mou de may» (Janquin); «Chanson de mai», op. 40 (Hasselmanns); Symphonie, op. 9 no 3 (J.C. Bach); 3e h.: Ouv. «Pénélope» (Carvalho); «In nomine Pavini» (Strogers); «Marche des Cipayes» (Chabrier); Sonate pour violon, op. 27 no 2 (Ysaye); Concerto «La Pastorella», R. 95 (Viola); «Badiner» Galop, op. 378 (J. Strauss). Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête
Anniversaire de l'écrivain français Honoré de Balzac. «Petit caprice» (Rossini); «An die ferne Geliebte» (O. Schott); extr. «Années de pèlerinage», 3e année (Liszt); «Cantate du café», BWV 211 (J.S. Bach). Anim. Renée Laroche.

11h30 Concert intime
Quatuor Syrix (Hélène Benoit, Gisèle Fréchette, Diane Caplette et Francine Voyer, fl.); Quatuor (Dubois); Quatuor, op. 80 (Cherubini); extr. «Cinq pièces pittoresques» (Bertomeux); «Flûtes en vacances» (Castérède).

12h00 L'Art vocal
«Carmen» (Bizet): une première à Québec. Int. des artisans de la production de l'Opéra de Québec: Odette Beaupré et Christine Lemerle, mezzos; André Jobin, t., et Charles Prévost, bar. - Reprise de l'émission Mélodies (voir dimanche, 11h30). Anim. André Hébert.

13h00 Au gré de la fantaisie
Anim. Sylvia L'Écuyer.

16h00 La Renaissance: ombres et lumières
12e de 13. «La Renaissance en périphérie: l'exemple polonais». Inv. Wladimir Kryszynski, professeur à l'Université de Montréal. Texte, rech. et anim. Robert Mélançon.

16h30 La Vie entière
8e de 9. «Le Fleuve». Conception et anim. Pierre Morency.

17h00 Libre parcours
Magazine culturel. Anim. François Ricard, Richard Gay et Gilles Archambault.

17h30 Présent-musique
Anim. André Vigeant.

18h30 Présence de l'art
Trois spécialistes font le point sur l'art actuel. Christiane Charette, Michel Vais et Gilles Daignault.

19h00 En toutes lettres
Magazine consacré exclusivement à la littérature québécoise. Chroniqueurs: Gabrielle Poulin, Richard Giguère, Jean-Marie Poupart, Gilbert David, André Carpentier et Marie-Claude Trépanier. Anim. Régine Bogue.

20h00 Concerts européens
Festival de Salzbourg 1985. Marijana Lipovsek, mezzo, et Erik Werba, p.; «Lamento d'Arianna» (Monteverdi/Orff); Lieder de Schubert, Wolf, Von Einem et R. Strauss.

22h00 Jazz-soloïque
En vedette: Charlie Teagarden, Art Tatum, John Lewis/Helen Merrill, Lightnin' Hopkins, Ray Brown, Thelonious Monk, Art Blakey et Lee Wiley. Anim. Gilles Archambault.

23h00 Musique de chambre
Quatuor à cordes no 9, D. 173 (Schubert).

23h30 Le Voyage Intérieur
«Inter-Dimensional Music» (Iasos). Anim. Yvon Leblanc.

Mercredi 21 mai 1986

0h00 Musiques de nuit
Opéra-feuilleton. «Carmen» (Bizet). 3e de 4. Anim. Pierre-Olivier Desjardins.

5h55 Méditation
«Nettoyer la religion de la philosophie» (Maurice Clavel).

6h00 Les Notes Inégales
Ire h.: Oeuvres de Hiraï, Beethoven et C.P.E. Bach. 2e h.: Oeuvres de Mozart, Schütz, Handel et Liszt. 3e h.: Oeuvres de Vivaldi, Babou, Schumann, Ibert, Poulenc et Castelnuovo-Tedesco.

9h00 Musique en fête
Anniversaire de Mary Cassatt, peintre américain. Concerto pour mandoline en do (Vivaldi); «Images» pour orchestre (Debussy); extr. Deuxième Livre de clavecin (Couperin); mélodies tradi-

LA NOTE BLEUE

GILLES ARCHAMBAULT

Une (autre) initiation au jazz

IL Y A quelques semaines, je rendais compte dans cette chronique du *Grand Livre du jazz* de J.-E. Berendt. Voici que me parvient *Le Guide du jazz* de Jean Wagner (1). On peut donc croire que, si la grande presse se montre plutôt avare d'informations sur cette musique, si la télévision l'ignore superbement et la radio tout autant, les ouvrages qu'elle suscite se multiplient.

Ce *Guide du jazz* est un petit livre de 236 pages, peu illustré, mais qui se lit avec grand intérêt. On le destinerait d'emblée au novice qui souhaiterait parfaire ses connaissances dans un domaine qui lui paraîtrait plutôt mystérieux. Après tout, le jazz a l'âge du siècle et son histoire est souvent cahoteuse. L'auteur a choisi de décomposer la presque cent ans de la musique noire américaine en décennies. Chaque fois, il donne des prolongements sociologiques et historiques à ce qui est surtout une analyse esthétique des différents mouvements que le jazz a connus et continue de connaître.

Jean Wagner écrit simplement, sans affectations, va directement au but. Il lui arrive parfois d'avouer certains partis pris mais il le fait sans forfanterie. Ses admirations sont les miennes, ses restrictions également. Peut-être est-ce pour cette raison que j'ai lu son livre avec autant de sympathie. Il parle plus longuement de Charlie Parker, de Louis Armstrong, de Billie Holiday, de Miles Davis. Si la carrière de ce dernier est analysée dans ses points essentiels avec toute l'admiration que l'on pourrait souhaiter, le *jazz-rock* des années soixante-dix et quatre-vingt est tenu pour peu de choses. J'ai aimé que Jean Wagner n'épouse pas les pré-

jugés de ces chroniqueurs pressés pour qui le jazz de la dernière pluie, le jazz très *in* est nécessairement le jazz qu'il faut admettre tout en gardant une pensée condescendante pour tout ce qui a précédé, et qu'on nomme avec une belle naïveté le jazz « traditionnel ». Tant qu'on n'aura pas compris que les meilleurs *jazzmen* ont toujours été à la fois révolutionnaires et respectueux de la tradition, on n'aura rien compris et on se fera les chantres d'une modernité de pacotille.

Un autre chapitre intéressant du livre parle du jazz français. Wagner souligne, à juste titre, qu'un Martial Solal n'est pas connu aux USA parce que le chauvinisme américain est extrêmement difficile à percer.

Notons, pour terminer, que l'ouvrage nous donne quelques référen-

ces discographiques sommaires et qu'il nous fournit de courtes notices biographiques sur bon nombre de musiciens.

Il ne s'agit certes pas d'un livre définitif sur le jazz — on l'attend toujours — mais d'un essai chaleureux qui nous parle sur un ton presque intimiste d'une musique que nous aimons. Savez-vous la conclusion de ce discours amoureux ? Pour Wagner, le jazz se meurt. Pas de développements vraiment marquants depuis Coltrane. Le jazz se meurt mais, dit Wagner, « Parker est mort depuis plus de trente ans, Coltrane depuis bientôt vingt. Nous restent Sonny Rollins, Miles Davis, Stan Getz, Lee Konitz, Ornette Coleman, Carla Bley. Même si cinq d'entre eux approchent de la soixantaine et la sixième de la cinquantaine, on peut quand même tous s'accorder, sans faire preuve d'optimisme exagéré, sur le fait que ce sont là de très beaux restes ».

Et puis demeurent les disques. Tant qu'on pourra écouter le *Lover Man* de Charlie Parker, la trompette de Chet Baker, le *Hot Five* de Louis Armstrong, Archie Shepp et Hampton Hawes...

(1) Jean Wagner, *Le Guide du jazz*, Paris, Syros, 1986, 236 pages.

En marge du Festival international de jazz

Des musiques «ouvertes» aux Foufounes

SERGE TRUFFAUT
(collaboration spéciale)

L'ÉTÉ venu, le jazz devient dingue. Imaginez, en plus du déroulement du Festival international de jazz de Montréal (FIJM), les plus sympathiques délinquants de la scène locale prennent le taureau par les cornes et organisent, au « chic cabaret Les Foufounes électriques », une semaine de spectacles « *djasés* ».

Regroupés au sein de l'Association pour la diffusion de musiques ouvertes, qui fait suite au sabotage de l'EMIM (Ensemble de musique improvisée), ces artistes présenteront deux spectacles par soir entre le 28 juin et le 4 juillet. Mais attention ! Vu la similitude des dates entre les deux événements, il ne faudrait pas en conclure que les joyeux artistes de cette association s'inscrivent en faux contre le FIJM. Ils veulent, tout simplement, jouer leurs compositions ou celles d'autrui, « qui, toutes, de préciser Jean Derome, flûtiste et saxophoniste, se situent dans un *no man's land* entre le jazz moderne et la musique contemporaine ».

En fait, il y aura convergence ou, si l'on préfère, complémentarité entre les deux événements. Alors... s'il vous plaît, pas de chicanes ! D'autant plus qu'il est fort probable que l'on savoure les musiques urbaines des Jean Derome, Lou Babin, Catherine Dostaler, Robert Lepage, René Lussier et compagnie, dans les cadres du « gros » festival.

La programmation ? Le 28 et le 29 juin, André Duchesne précèdera le trio Derome-Cartier-Tanguay. Le 30 juin et le 2 juillet, ça sera au coto ! Le groupe de « *hard-core jazz* », I Like Jazz, jouera un répertoire emprunté presque exclusivement à qui ? Charlie Parker, nom de dieu ! Après quoi, l'orchestre Charivari, animé par François Senneville, enchaînera. Le 3 et le 4 juillet, ce sera le Murray Street Band de John Heward, et le duo saxophone-batterie Yves Charuest et Michel Ratté. Le 1er juillet, alors que le « gros festival » fera la sieste, les Foufounes électriques proposeront une programmation plus considérable, « une grosse *jam session* ».

Maintenant, si vous n'êtes pas trop sécurisés quant à la musique qu'ils jouent, reste le 5 juin. Ce soir-là, l'ADMO présentera un spectacle intitulé « Le Point chaud », au Milieu, boulevard Saint-Laurent. Au programme, cinq formations : La Grande Aventure, Duchesne Band, Jean Derome Combo, Chants et danses du monde inanimé, St Jack et Twist Art ainsi que I Like Jazz. Ce spectacle est co-produit par Radio Centre-Ville, connu également sous l'appellation de « Cinq-fm ».

Incidemment, cette station a beau être communautaire, le moins que l'on puisse en dire c'est qu'elle ne fait pas dans le détail. Ce n'est pas compliqué : des animateurs vont diffuser quotidiennement de Montréal vers l'Europe des émissions en direct sur les hauts et les bas des activités du « gros festival ». Une fois celui-ci ter-

miné, selon les ententes obtenues, ils débarquent à Montreux (Suisse) pour informer l'auditeur d'ici, tout chagrin de ne pas être présent à cette énorme fête estivale de jazz. À ce propos, on a pu lire ailleurs qu'à cause de Kadhafi, bien des musiciens américains avaient décidé de ne pas se rendre en Europe. Pour une stricte raison économique, les « jazz-zeux » n'ayant pas les salaires des divas hollywoodiennes, on peut en douter, d'autant plus que le vieux continent propose plus d'une centaine de festivals durant l'été qui sont autant d'occasions de jouer, autant d'opportunités d'endosser. Mais encore-là, si l'équation Kadhafi est exacte, c'est omettre une toute petite réalité : il y a suffisamment de musiciens américains résidant en Europe pour remplir le stade de Wembley à Londres !

Enfin, en ce qui concerne le FIJM, si sa programmation n'est pas encore connue, on a tout de même appris que le merveilleux saxophoniste James Moody, celui qui accompagne Dizzy Gillespie sur *Kush*, *Mama Africa*, serait présent au festival. Benny Carter, que les musiciens de Duke Ellington avaient surnommé « The King », sera également de la fête. Ce vieil homme, seul survivant de la génération des Ellington, Basie, Hawkins et Lester Young, propose depuis peu un disque savoureux sur étiquette Concord, en compagnie de Scott Hamilton. Cela dit, de cette programmation pas encore dévoilée reste, notamment, à savoir où et quand l'on pourra voir et écouter le batteur Ti-Guy Nadon. Celui qui, présent Caravan, prend bien soin de préciser au public qu'il ne s'agit pas « de la tablette de chocolat mais bien de la tounne d'Ellington ! ».



Les artistes de l'Association pour la diffusion de musiques ouvertes qui préparent une semaine de spectacles « jazzés », fin-juin, début-juillet, aux Foufounes électriques.

Au bout de chaque cigarette
Un seul filtre: vos poumons



COURS DE CHANT (SESSION PRINTEMPS-ÉTÉ)

René Bergé, ténor canadien, boursier à Rome en 1955, carrière européenne, professeur en province depuis 5 ans et nouvellement installé à Montréal. Pédagogue expérimenté, expert en technique vocale. Aussi cours de théorie musicale et de solfège. Répertoire: opéra, concert et léger. 389-7772.

PRO MUSICA



- 29 SEPT. 1986
Ensemble PRO MUSICA
(Charles Dutoit)
- 20 OCT.
I MUSICI de Montréal / Ensemble TUDOR
(à l'église St-Andrew and St-Paul)
- 24 NOV.
MUSICA ANTIQUA KÖLN (Cologne),
(à l'église St-Andrew and St-Paul)
- 15 DÉC.
LOUIS LORTIE, pianiste
- 19 JAN. 1987
MUSIC FROM MARLBORO
- 16 MARS
MARTTI TALVELA, basse,
(Cycle Winterreise de Schubert)
- 13 AVRIL
CLAUDE HELFFER, pianiste
- 11 MAI
AMERICAN STRING QUARTET/
HEINZ HOLLIGER, hautboïste

HUIT CONCERTS	
Parterre, Corbeille A-B:	80.00\$
Corbeille, C, D, E:	70.00\$
Balcon:	55.00\$
Étudiants:	30.00\$
redevance P.D.A. incluse	
Billets à l'unité:	12\$, 10\$, 8\$, 5\$ (étudiants)

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts
Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$
sur tout billet de plus de 7 \$.

Société PRO MUSICA
(13h à 17h)

845-0532

1410, rue Stanley, bureau 406,
Montréal (Québec) Canada H3A 1P8

Pour un statut de l'artiste

Une société sans artiste...
c'est un monde sans âme



Pour une véritable
politique culturelle et
un statut de l'artiste.

La culture c'est une
affaire d'identité,
de liberté,
de dignité.

Il faut maintenant donner
aux artistes du Québec
un statut approprié et bien
défini qui reconnaisse leur
rôle et leurs droits dans
notre société.



Union des Artistes

Siège social: 1290 rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
H2X 3J7
(514) 288-6682

LE DEVOIR CULTUREL

Pour tout connaître de l'avant-garde...

Les quinze jours du Milieu

PAUL CAUCHON

CINÉMA, théâtre, performance, musique nouvelle : le Milieu, rue Saint-Laurent, présente, dès la semaine prochaine, « Les quinze jours du Milieu », tout ce qui vous sera nécessaire pour briller dans les salons lorsqu'on vous parlera d'avant-garde.

« Les quinze jours... » veut montrer, en condensé, la programmation idéale du Milieu pour une année. Car cette salle se cherche : ouverte il y a un an, présentant autant Joe Bocan que les Foubraic, le film *Passiflora* que la pièce *Les Roger*, le Milieu a pourtant l'ambition de devenir le centre de rayonnement du nouveau quartier « Saint-Laurent-haut » et de sa culture chic.

Selon le directeur des lieux, Jurgens Pesot, « nous visons une clientèle curieuse des nouveaux langages et des nouveaux traitements artistiques, et nous cherchons des œuvres fortes qui effacent les frontières traditionnelles entre les modes d'expression. Moi, ce qui m'émeut, c'est quand de nouvelles formes génèrent un sens fort. Ces œuvres peuvent paraître quelquefois fragiles, mais je préfère l'éclatement à ce qui est trop figé ou figé. »

Impossible de rendre compte ici de toute la programmation, tous les soirs du vendredi 23 mai au jeudi 5 juin. À remarquer : un festival des meilleures vidéos produites par The Kitchen, boîte d'avant-garde new-yorkaise qui a enregistré des performances de David Byrne, Philip Glass, Brian Eno, Nam June Paik, etc. Aussi des vidéos artistiques de John Sanborn, du Polonais Zbig Rybczynski, et puis *Perfect Lives*, un opéra-télé de trois heures et demie (bon courage !) de Robert Ashley, pape des croisements nouvelles musiques/vidéo, père spirituel des Laurie Anderson et autres.

À noter les spots commerciaux de Joan Logue, qui a demandé à plusieurs artistes de faire ce qu'ils voulaient devant la caméra pendant 30 secondes (John Cage fait de l'humour, Meredith Monk des bruits de bouche, Maurice Roche parle à travers un crâne et Philippe Sollers nous entretient du « trou de la femme noire »).

Des films québécois aussi, que vous n'êtes pas prêts de voir aux *Beaux Dimanches* : *Mother's Meat and Freud's Flesh*, d'Estelacropolis ; un film de science-fiction d'André Caron, *Void*, un thriller d'anticipation de Robert Desrosiers, *Les Somnambules*, etc.

Egalement, *L'Élément du crime*, du Danois Lars von Trier, sorte de « thriller post-atomique », film baroque et envoûtant qui a causé la plus vive sensation à Cannes en 84 et qui risque d'être un événement couru.

Deux pièces de théâtre nous signalent que la nouvelle culture n'est pas seulement montréalaise : de Juliette, la Masquinerie présente *Bravo l'Espoir !*, de Daniel Bernier, sorte de réflexion mimée sur le rôle du pouvoir, à l'aide de masques plutôt *high-tech*, dans un environnement tubulaire et métallique qui prendra la



Monty Cantsin, fondateur du mouvement néoiste, présentera *Bagdata* les 3 et 4 juin.

salle d'assaut (25 mai).

De Sherbrooke, le théâtre du Double Signe présente *Siskalao*, un conte fantastique et onirique de Patrick Quintal qui se situe en l'an 2005 (27 mai).

Pour sa part, le performeur Monty Cantsin, fondateur du mouvement néoiste, « entrepreneur de révolution », célèbre pour avoir vendu son propre sang comme objet d'art afin de financer son mouvement, présente, les 3 et 4 juin, *Bagdata*, une performance musique/son/vidéo... et une pyramide de téléviseurs.

À voir également, le spectacle du groupe québécois de « rock opératique » *Flash Cube*, les 28 et 29 mai. La quinzaine se terminera le jeudi 5 juin par une grande fête produite par Radio Centre-Ville, qui signale aussi la naissance de l'Association pour la

diffusion de musiques ouvertes, un regroupement qui prend la relève de l'ancien Ensemble de musique improvisée de Montréal.

Près de vingt musiciens défilent individuellement ou ensemble (la plupart sont membres de la nouvelle association), des musiciens connus pour chercher (et trouver) de nouvelles voies musicales entre le jazz, la musique contemporaine, la fanfare, la poésie sonore. (Voir aussi l'article de Serge Truffaut en page C-7.)

Les billets sont en vente au Lux (5220, boulevard Saint-Laurent) ou au Milieu (5380, boulevard Saint-Laurent) : \$11 pour les spectacles sur scène, \$5,50 pour les spectacles sur écran. Un passeport de \$30 donne droit à tous les spectacles. Renseignements : 277-5789.

JACQUES BERTIN

La chanson comme oeuvre d'art

PAUL CAUCHON

LE CHANTEUR se dresse derrière le micro, seul avec sa guitare. Il chante d'une voix sensible des textes intenses. Un tel dépouillement, on n'a pas vu ça depuis des siècles. Pourtant, Jacques Bertin n'est pas fou. Exigeant plutôt, une exigence absolue dont on ne sait s'il s'agit d'un combat d'arrière-garde ou d'avant-garde.

Jacques Bertin est peu connu ici. Dans sa France natale, il n'est pas une vedette, mais son public semble fidèle. Depuis vingt ans, une douzaine de disques parus (dont deux prix Charles-Cros), un recueil de poèmes et chansons, un livre sur les conditions légales, économiques, juridiques de la chanson (*Chante toujours, tu m'intéresses*, au Seuil en 1981), un peu de journalisme, et puis le poids, lourd à porter, d'une réputation considérable : le journal *Le Monde* le qualifiait encore en 1978 de « plus important chanteur français depuis Brel et Ferré ».

Devant ces éloges, Bertin sourit un peu, mal à l'aise. « J'ai toujours bénéficié d'une presse écrite très louangeuse et j'ai toujours été méprisé par la télé et la radio. De toutes façons, je n'ai pas une image de marque ou une conception de la chanson qui cadre avec les gens du métier », répond-il.

Ce n'est pas un personnage assez flamboyant pour devenir une star. Mais ses textes sont d'une rare beauté et ses idées, bien arrêtées.

« En France, dit-il, il y a une crise de la chanson et une obsession de l'américain. Dans la société française, il existe, depuis quelques années, une détestable volonté de futilité, un succès du snobisme et de la mode, un recul des valeurs de changement des années 1970. Beaucoup de gens disent qu'un chanteur, ça doit être pittoresque, rigolo, ça doit s'habiller de telle manière. Moi, je vois la chanson comme une oeuvre d'art où un artiste essaie de s'exprimer.

« Mais le manque de réflexion des chanteurs sur leur métier m'effraie complètement, continue-t-il. Il n'y a pas de réflexion sur l'esthétique. Une telle réflexion implique que vous donnez un sens à certains mots, que vous créez un système de valeurs. Or le métier de la chanson ne veut pas qu'il existe de système de valeurs : on ne serait là que pour être conforme à ce que les gens attendent de nous.

Pourtant, dans le théâtre ou le cinéma, les créateurs développent une conception de leur art, une réflexion, une histoire. On ne peut pas faire du théâtre sans connaître les Grecs, Molière, les réflexions de Brecht ou de Jean Vilar ! On ne descend pas du ciel, on entre dans une filiation. Vous ne pouvez inventer que si vous possédez ce qui a été fait avant vous.

« Mais, en parlant comme ça, vous vous coupez du métier de chanteur parce que vous organisez le bordel, vous déplaitez parce que vous montrez que les choses ont un sens. Donc, on entre en scène n'importe comment et on fait n'importe quoi. »

Bertin a 40 ans, « trop jeune pour être respectable et trop vieux pour être jeune, on est des emmerdeurs », lance-t-il. Mais il veut faire le lien entre les générations, et présentait, au Printemps de Bourges, un spectacle consacré aux grands classiques de la chanson française, accompagné de 10 musiciens. Il anime éga-



Jacques Bertin.

Photo Birgit

lement des ateliers concernant la pratique de la scène, du micro, de la voix. Il tente de revenir à l'essentiel de la chanson, « des mots véhiculés par la voix avec de la musique ». Il remarque qu'en spectacle, la sono est toujours trop forte, que la plupart des chanteurs ne savent pas chanter, et que le public se préoccupe peu de comprendre un traître mot. Il n'en revient pas. « Quand j'écoute les chansons en général, ajoute-t-il, je trouve que c'est plein d'idées, de beaux concepts, mais ce n'est jamais écrit. On entend souvent dire : "C'est bien, ce que tel chanteur dit." Moi, je m'en fous de ce qu'il dit, on dit tous la même chose ! L'important, c'est la façon de le dire... »

Jacques Bertin vous raconte tout cela d'un ton léger, l'air un peu timide. Un vrai pur. De toutes façons, il sait que l'ensemble des conditions de production de ce métier interdit de telles réflexions. « Et tout le monde est responsable de cette situation, ajoute-t-il. J'ai longtemps cru qu'il était impossible de penser vraiment le métier à cause des alliances entre la radio et l'industrie du disque. C'était l'analyse de type "les-méchants-capitalistes" ».

« Mais, aujourd'hui, je le vois autrement. La société a besoin d'un espace de désordre pour exprimer des pulsions primaires. Dans cet espace de désordre, il faut des gens susceptibles de mobiliser l'attention, des gens à la fois génies et clochards : ce sont les chanteurs. Il est impossible d'établir des critères de qualité artistique puisque ce ne sont pas ces critères qui font qu'un chanteur s'est fait reconnaître, mais plutôt parce qu'il était représentatif de ce que l'époque attendait.

« Ce chanteur, on peut à la fois l'admirer, s'identifier à lui, le mépriser. Il est un génie s'il a eu un coup de

Suite à la page C-11

Joe Bocan PARADOXALE

une présentation La Presse **okajoy**

« L'événement de la saison... »
« Un événement marquant... »
« Joe Bocan en met plein la... »
« Énergique, provocant... »

CE SOIR ET DEMAIN seulement

16 MAI 20h30
17 MAI 19h30 - 22h30

L'ÉVÉNEMENT de la SAISON

avec des surprises... et un musicien invité.

118 St-Catharine, au guichet du Spectarium tous les jours de 10h à 18h et tous les jours de spectacles jusqu'à 22h. 861-5851

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA MARIONNETTE DE MONTRÉAL

du 1er au 7 juin un événement-théâtre exceptionnel

plus de 75 spectacles pour adultes et enfants
expositions • ateliers • cinéma • cabaret
de l'émerveillement et de l'indéfini • pour tous

pour acheter vos billets :

• Par téléphone : (514) 845-2222 (cartes de crédit acceptées.)
• En personne : LA BANQUE DE L'IMAGE 1579, rue Saint-Denis, Montréal (en face du Théâtre Saint-Denis)
FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA MARIONNETTE DE MONTRÉAL 1577, rue Saint-Denis, Montréal (Québec), Canada H2X 3K3

<p>DOMAÎNCHÉ 1er JUIN</p> <p>SALU MARE GÉRY LAJOIE / JOUJANI SUTRADHAR PUPPET THEATRE / POC Le don de l'Ubu La Suite de D'Alto & Henry 20h 30 30,000</p>	<p>STUDIO ALFRED LAIBERTE / JODJANI</p> <p>THÉÂTRE DE L'AVANT-PAYS / QUÉBEC Impaginations 17h30 12,000 21h 13,000</p>	<p>STUDIO JODJANI</p> <p>SAND GLASS THEATRE - ÉRIC BASS / QUÉBEC Autumn Harvest 13h30 12,000 21h 13,000</p>	<p>MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU / MONTRÉAL</p> <p>LE LISSON THÉÂTRE DE MARIONNETTES / QUÉBEC Temps dans un verre de lait 10h 4,000 13h30 4,000 19h 44,000</p>	<p>MAISON THÉÂTRE / COOP DU VIEUX MONTRÉAL</p> <p>PUPPET HONGERS POWELL / CANADA Wildland the great outer 10h 39 4,000 13h30 40 4,000 19h 61 3,000</p>	<p>THÉÂTRE DE LA DAME DE COEUR / QUÉBEC</p> <p>Le poète à l'Ubu Le transport est compris dans le prix du billet 21h30 74 12,000</p>
<p>LUNDI 2 JUIN</p> <p>SUTRADHAR PUPPET THEATRE / POC Le don de l'Ubu La Suite de D'Alto & Henry 17h30 3 12,000 21h 3 12,000</p>	<p>THÉÂTRE DE L'AVANT-PAYS / QUÉBEC</p> <p>Impaginations 13h30 4 12,000 17h30 12,000 21h 4 12,000</p>	<p>LOUIS BERGSON / THÉ GOSLEY / QUÉBEC CANADA</p> <p>L'homme invisible 10h 32 4,000 13h30 32 4,000 19h 32 12,000</p>	<p>LA CAGE CENTRALE / MONTREAL</p> <p>Petroushka 10h 4,000 13h30 44 4,000 19h 47 3,000</p>	<p>THÉÂTRE DE COE / QUÉBEC</p> <p>Le poète à l'Ubu Le transport est compris dans le prix du billet 21h30 74 12,000</p>	<p>THÉÂTRE DE LA DAME DE COEUR / QUÉBEC</p> <p>Le poète à l'Ubu Le transport est compris dans le prix du billet 21h30 74 12,000</p>
<p>MERCREDI 4 JUIN</p> <p>SUTRADHAR PUPPET THEATRE / POC Le don de l'Ubu La Suite de D'Alto & Henry 21h 80 12,000</p>	<p>THÉÂTRE CAROLINE / FRANCE</p> <p>Murphy's Law 13h30 19 12,000</p>	<p>TRAVY THÉÂTRE / ISRAËL</p> <p>The Adventures of Sir Moses Montefiore 19h 31 3,000</p>	<p>LAMPPOON PUPPET THEATRE / CANADA</p> <p>Reverie / Clavering around 10h 48 4,000 13h30 49 4,000 19h 50 3,000</p>	<p>LES ANES DE CHIFFON / QUÉBEC</p> <p>Le poète à l'Ubu 10h 43 4,000 13h30 44 4,000 19h 47 3,000</p>	<p>THÉÂTRE SANS FI / QUÉBEC</p> <p>Le Seigneur des Anneaux 21h 9 12,000</p>
<p>JEUDI 5 JUIN</p> <p>SUTRADHAR PUPPET THEATRE / POC Le don de l'Ubu La Suite de D'Alto & Henry 21h 81 12,000</p>	<p>TRAVY THÉÂTRE / ISRAËL</p> <p>The Adventures of Sir Moses Montefiore 19h 31 3,000</p>	<p>COAD CANADA PUPPETS / CANADA</p> <p>Polly 10h 4,000 13h30 4,000 19h 34 3,000</p>	<p>PUPPET HONGERS POWELL / CANADA</p> <p>Le crime des frères Ibsen 10h 32 4,000 13h30 32 4,000 19h 52 12,000</p>	<p>THÉÂTRE SANS FI / QUÉBEC</p> <p>Le Seigneur des Anneaux 21h 9 12,000</p>	<p>THÉÂTRE SANS FI / QUÉBEC</p> <p>Le Seigneur des Anneaux 21h 9 12,000</p>
<p>VENREDI 6 JUIN</p> <p>TETAR & TO / YODOGLAYE / HONGRIE</p> <p>17h30 10 12,000 21h 11 12,000</p>	<p>THÉÂTRE FAIR HANDE NUES / FRANCE</p> <p>13h30 33 12,000</p>	<p>LOUIS BERGSON / THÉ GOSLEY / QUÉBEC CANADA</p> <p>L'homme invisible 10h 32 4,000 13h30 32 4,000</p>	<p>PUPPET HONGERS POWELL / CANADA</p> <p>Le crime des frères Ibsen 10h 32 4,000 13h30 32 4,000 19h 52 12,000</p>	<p>THÉÂTRE SANS FI / QUÉBEC</p> <p>Le Seigneur des Anneaux 21h 9 12,000</p>	<p>THÉÂTRE SANS FI / QUÉBEC</p> <p>Le Seigneur des Anneaux 21h 9 12,000</p>
<p>SAMEDI 7 JUIN</p> <p>TETAR & TO / YODOGLAYE / HONGRIE</p> <p>17h30 11 12,000 19h 13 12,000</p>	<p>THÉ WILD CHILD PRODUCTION/THÉÂTRE HABIT / CANADA</p> <p>The Wild Child 21h 34 12,000</p>	<p>LAMPPOON PUPPET THEATRE / CANADA</p> <p>Line of Right / Ligne de l'Ubu 10h 4,000 13h30 40 4,000</p>	<p>ROMAN PASKA / ÉTATS-UNIS</p> <p>Line of Right / Ligne de l'Ubu 17h30 37 12,000 21h 58 12,000</p>	<p>THÉÂTRE SANS FI / QUÉBEC</p> <p>Le Seigneur des Anneaux 21h 9 12,000</p>	<p>THÉÂTRE SANS FI / QUÉBEC</p> <p>Le Seigneur des Anneaux 21h 9 12,000</p>

Concerts de musique de chambre *Allegria*

DUO LANDSMAN-FRAIBERG
violin Vladimir Landsman
piano Dorothy Fraiberg

oeuvres de Bach, Beethoven, Brahms et Ravel

mardi, 20 mai 1986, 20 h.

salle Pollack, Université McGill
555 rue Sherbrooke Ouest

Entrée libre

Ce concert sera présenté grâce à une subvention spéciale du "Music Performance Trust Funds" obtenue par la Guilde des Musiciens de Montréal

Une collaboration du **CONSEIL DES ARTS DU CANADA** et de l'**HYDRO-QUÉBEC**

PRO MUSICA présente **I MUSICI DE MONTREAL**

directeur et soliste: **YULI TUROVSKY, violoncelle**

LUNDI — 26 MAI 20h00

Programme:
Haendel, Rossini, Chostakovitch,
J.C. Bach (soliste Yuli Turovsky)

Honegger (soliste James Thompson, trompette).

BILLETTS: 10\$, 8\$, 6\$ Étudiants 5\$

Pro Musica, 1410 Stanley #408
845-0352

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Reservations téléphoniques:
514 842 2112 Frais de service
Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 7 \$

L'OPÉRA DE MONTRÉAL
Directeur général Jacques Langevin / Directeur artistique Jean-Paul Jeannotte

5 productions, 5 sommets du répertoire

Êtes-vous abonné(e)?

Roméo et Juliette
Gounod

Die Zauberflöte
Mozart
La flûte enchantée

Manon Lescaut
Puccini

I Puritani
Bellini

Tosca
Puccini

Nouveaux abonnements: du 17 mai au 30 juin.

Premiers arrivés, premiers servis!

Pour de plus amples renseignements, rendez-vous au guichet de la Place des Arts ou téléphonez au 842-2112.

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842 2112 / Frais de service Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 7 \$

LOCAM **O'KEEFE** **ciel op's**

LE DEVOIR CULTUREL

Nos très occupés Musici

DISQUES

CAROL BERGERON

1 Musici de Montréal :

Antonio Vivaldi : *Concertos pour flûte à bec soprano* RV.444, pour flûte traversière RV.433, avec Timothy Hutchins; *Concertos pour hautbois* RV.449 et RV.454, avec Theodore Baskin; *Concertos pour cordes* RV.127 et RV.158; direction, Yuli Turovsky, Chandos ABRD 1156, texte de présentation en français.

Dmitri Chostakovitch : *Concerto pour piano n° 2* op. 102, avec Dmitri Chostakovitch (petit-fils), direction, Maxim Chostakovitch; *Symphonie pour cordes* op. 118a, direction, Yuli Turovsky, Chandos ABRD 1155, texte de présentation en français.

LES Musici de Montréal : voilà un orchestre de chambre qui ne chôme pas et qui a le vent en poupe. À peine rentré d'une tournée ontarienne couronnée de succès, il clôturait, la semaine dernière, sa saison 1985/86 à la salle Pollack. Cette semaine, il enregistre une émission pour la télévision de Radio-Canada avec le pianiste Henri Brassard et, lundi prochain, il fera la chute du rideau des concertos Pro Musica. En plus de Händel (l'opus 6 n° 12), Jean-Christophe Bach (*Concerto pour violoncelle* avec Yuli Turovsky), Rossini (*Sonate pour cordes n° 3*) et Honegger (*Symphonie pour cordes* op. 118a qu'ils ont enregistrée pour la firme anglaise Chandos).

Fondé en octobre 1983 par Yuli Turovsky, violoncelle réputé et membre du prestigieux Trio Borodine, ce jeune ensemble s'est vu offrir un intéressant contrat d'enregistrements après seulement quelques mois d'activité. Des trois programmes de 1984, deux sont parus l'an passé, l'un consacré à Chostakovitch (*Concerto pour piano n° 1* et l'opus 110a, Chandos ABRD 1120), l'autre à Vivaldi et Boccherini (des concertos pour violoncelle, ABRD.1145). On attend toujours la publication des six *Concerti amorosi* de Pergolèse.

Des séances de 1985, deux des quatre disques ont été récemment lancés à Montréal : un Chostakovitch et un Vivaldi, qui font l'objet de cette chronique. Les deux autres, dont le premier contient des Concertos de Mozart avec le pianiste Louis Lortie et le second des *Concertos* pour violon et violoncelle de Jean-Christophe Bach (le do mineur sera joué au concert Pro Musica) et de Boccherini, doivent nous parvenir prochainement.

Les quatre prochains microsillons contiendront des œuvres de Schubert, Tchaïkovski, Bartok, Stravinsky, Honegger et André Prévos. Ce dernier nom devrait retenir notre attention car il s'agit d'un compositeur québécois que le directeur des Musici, Yuli Turovsky, n'a pas craint d'inscrire à côté de ceux qui reçoivent habituellement une diffusion internationale. À mon avis, il y a là un exemple qui devrait inspirer Charles Dutoit dans ses futures négociations avec la firme London. (Sitôt passé nos frontières, la plupart de nos meilleurs interprètes perdent facilement la mémoire de leur pays d'origine et ne se souviennent plus, ou presque plus, qu'ils ont laissé derrière eux des œuvres valables qu'ils ont pourtant le devoir de faire connaître ailleurs.)

D'origine russe, Turovsky ne peut pas être accusé d'avoir la mémoire courte quand il fait signer à son or-

chestre deux enregistrements d'œuvres de Chostakovitch. Le plus récent (Chandos ABRD 1155) vient, en quelque sorte, compléter le premier (Chandos ABRD 1120). Maintenant, nous avons les deux *Concertos* pour piano et les *Quatuors* nos 9 et 10 transcrits, avec l'accord du compositeur, pour orchestre à cordes par le chef d'orchestre Rudolf Barshai, le directeur actuel du *Vancouver Symphony Orchestra*.

Sur ce nouveau 33-tours, Maxim et Dmitri, fils et petit-fils du compositeur, sont réunis avec les Musici et quelques musiciens de l'OSM pour interpréter le *Concerto n° 2* pour piano et petit orchestre. Dans l'ensemble, le résultat est aussi probant cette fois-ci que la première. Dans la mesure où tous les musiciens se trouvent sur la même longueur d'ondes, on peut même parler d'un résultat spectaculaire. Énergique, pleine de vitalité, la direction de Maxim recrée avec brio l'atmosphère ludique des premier et troisième mouvements et colore avec délicatesse la délicate mélancolie de l'*andante*. Le jeu du jeune Dmitri s'accorde parfaitement aux idées du père et du grand-père. Si on lui reprochait quelque chose, ce serait son manque d'athlétisme dans les exercices d'Hanon qui truffent le troisième mouvement : je ne m'explique pas sa timidité.

L'autre face du disque place Turovsky devant un orchestre à cordes, sans piano, sans vents, sans percussions. Avec l'opus 118a, comme dans l'opus 110a (Chandos ABRD 1120), un drame humain comme Chostakovitch savait le décrire. Encore faut-il les reconstituer et les faire vibrer d'émotion. C'est la tâche de Turovsky et il l'accomplit magistralement. Toutefois, si l'écoute ne suffit pas, on pourra se reporter à l'anecdote que le chef d'orchestre a tenu à raconter dans un texte qui accompagne la pochette.

À propos des textes d'accompagnement, précisons que, cette fois-ci, ils ont fait l'objet d'une traduction en langue française. Cependant, que dire du français qu'on y lit, sinon qu'il est totalement bâtarde ? Parlant de Vivaldi (Chandos 1156), on y apprend avec étonnement qu'Antonio fut non seulement le « premier vrai virtuose en tant que soliste au piano », mais encore que « le jeune garçon avait les cheveux très roux et (qu') il fut surnommé "prete rosso" (le prêtre rouge) car à ce moment-là, il étudiait aussi en vue de devenir prêtre ». Quant au texte de Noël Goodwin sur Chostakovitch, le traducteur n'y a tellement rien compris qu'il ne s'est sûrement pas rendu compte qu'il en avait modifié l'ordre des paragraphes.

Quoiqu'en pense et qu'en dise M. Turovsky, ce n'est ni « folie » ni « snobisme » que de jouer Vivaldi sur des instruments anciens. Règle générale, cela permet d'obtenir une lecture beaucoup plus transparente que sur des instruments modernes. Brillamment joués comme elles le sont ici (Chandos ABRD 1156), ces œuvres du « prêtre roux » ne manquent pas d'intérêt à la condition, cependant, de ne pas les comparer avec des interprétations plus « authentiques ». Que voulez-vous, la flûte traversière de M. Hutchins et le hautbois de M. Baskin n'ont pas la même sonorité que leurs ancêtres baroques. Même la flûte douce *soprano* du *Concerto* RV.444 manque curieusement de rondeur. Rappelons que François Truffaut utilisa le *largo* de cette pièce concertante dans son film *L'Enfant sauvage*.

« Most Modern » au Centre d'essai de l'U de M

Les bons « tuyaux » de Guy Laramé

MATHIEU ALBERT

DANS SON sillage, le 20e siècle aura laissé derrière lui tout un cortège de musiciens bricoleurs. Inventeurs illuminés, farfelus ou géniaux, volontiers hérétiques, qui, tour à tour, se sont plu à sécréter une musique extravagante à partir d'instruments hors série, fabriqués sur mesure pour répondre à leur idéal impérieux d'inédit.

Pour l'exemple, on citera John Cage, complice malicieux du père Cunningham depuis 40 ans, qui prend plaisir à trafiquer la sonorité du piano en fixant sur les cordes divers bouts de ferraille et objets de toutes sortes. En Europe, Stockhausen s'est fait, pour sa part, le chantre foudroyé de l'électronique. Tandis que Pierre Henry, collaborateur épique de Maurice Béjart, s'applique, depuis les années 1950, à meubler le silence de sonorités tirées de la rumeur urbaine. Sonorités filtrées, concassées, rendues méconnaissables par le traitement systématique de l'ordinateur. Ainsi, pour eux tous, l'hymne à la modernité ne se chante plus dans l'espace cloisonné de la portée à cinq lignes, mais bien dans le feu d'artifice d'un univers sonore affranchi des contingences imposées par l'orchestre traditionnel.

Dans la foulée, « Most Modern », un regroupement de danseurs et chorégraphes, accueille dans ses rangs,

à l'occasion d'un spectacle donné au Centre d'essai de l'Université de Montréal, dès lundi prochain et jusqu'au 31 mai, Guy Laramé : compositeur en herbe, musicien autodidacte, transfuge du jazz arrivé à la danse dans l'espoir d'y trouver un terrain fertile à l'expérimentation de ce qu'il appelle le « geste musical ».

À la source de ses recherches, un présupposé : la musique n'existe que par le mouvement qui la fait naître. Le postulat est simple, mais irréfutable. On n'a, à cet égard, qu'à regarder n'importe quel orchestre exécuter une symphonie pour admirer le ballet des archets qui montent et descendent au rythme commandé par la baguette du *maestro*.

Vue par cette lunette, la musique devient elle-même spectacle. « Mais le violoniste (d'un orchestre), explique Guy Laramé, est rendu tellement loin dans sa gestuelle qu'il a complètement oublié. Il est rendu dans l'abstrait, absorbé par la feuille de musique posée sur le lutrin devant lui. Son geste est intégré à la musique. Et, ce qui m'intéresse, précisément, consiste à faire prendre conscience du mouvement exigé par l'exécution d'une musique. Je veux lui donner une dimension spatiale. »

Nous voilà partis. Sur cette dernière phrase, un éclair traverse le regard du jeune musicien. Malgré quelques réserves quant au résultat final (« J'avais plein d'idées impossibles à réaliser », dit-il), Guy Laramé se ré-

joit de la tournure prise par cette première œuvre bricolée. Une trajectoire intitulée *Les Éléphants sont morts ici*, dans laquelle le mouvement des corps découle, non pas d'une inspiration chorégraphique, mais de la manipulation de divers instruments qu'il a lui-même confectionnés : une collection de tuyaux, chacun taillé de façon à émettre un son équivalent à une note de la gamme. Il y a sept tuyaux en tout, donc sept notes possibles, « jouées » par sept danseurs.

À l'audition, vous verrez, l'ensemble exhale un charme singulier. Un concert de dissonances, appuyé de rythmes divers martelés au sol, détours abrupts dans l'ascension finale des *crescendos*, et retour au sol pour la finale, sur le duvet d'une mélodie à sept voix brodée à la façon du style serein du *Tehtillim* de Steve Reich. Une musique baroque et primaire, incisive, conçue vaguement à l'image d'une cérémonie religieuse comme pouvaient en tenir jadis les peuples primitifs. Une joie pour qui a l'oreille coriace. Timorés, s'abstenir !

Présentée en guise de pièce de résistance, l'œuvre est également accompagnée de quatre œuvres signées par un trio de jeunes chorégraphes : Marie-Josée Gauthier, Annie Dréau et Catherine Tardif. Une soirée climatique en perspective, ouverte aux courants multiples dont la jeune danse d'ici est, depuis quelques années, le vivant témoin.



Photo Henryka Lehmann

« Most Modern » : de gauche à droite, Marc Boivin, Jacqueline Lemieux, Marie-Josée Gauthier, Pierre-Paul Savoie, Annie Dréau et Daniel Soulières.

THEATRE DU RIDEAU VERT

direction yvette brind'amour mercedes palomino

Ce soir 17h et 21h, demain 15h

Dès 15 avril

On m'appelle Emilie

de

MARIA PACÔME

Mise en scène :

JEAN DALMAIN

Janine Sutto • Catherine Bégin • Luis de Cespedes

Yves Soutière • Nathalie...

DERNIÈRE CE SOIR 21h00

Décor: Marcel Dauphinais Costumes: François Barbeau Eclairages: Louis Sarraillon

4664, rue St-Denis Réservations de 12h à 19h

Métro Laurier, sortie Gifford 844-1793

Festival de mime

Suite de la page C-1

l'inceste, et *La Grandeur du geste* et *des passions* que le Pool avait présenté avec succès l'automne dernier.

« Il y a dix ans, de conclure Robert

Dion, j'aurais pu définir le mime avec facilité, mais la programmation d'un festival aurait été bien homogène... Aujourd'hui, je suis embêté dans mes définitions, mais quel magnifique foisonnement nous avons ! »

Du 19 au 31 mai à 20h30
au Centre d'Essai
de l'Université de Montréal
2332 Edouard Montpetit
Réservations: 272-4238 (Relâche: 26 mai)

MOST MODERN

CHORÉGRAPHE-INTERPRÈTES:
Annie Dréau
Guy Laramé
Marie-Josée Gauthier
Catherine Tardif

Présenté par:
DANSE CITÉ inc.

INTERPRÈTES:
Marc Boivin
Jacqueline Lemieux
Pierre-Paul Savoie
Daniel Soulières

THÉÂTRE DE LA VEILLÉE

20 au 25 mai, 21h00
1371 Ontario Est
Info: 526-6582

adaptation et mise en scène
Téo Spychalski
avec:
Gabriel Arcand
Claude Lemieux
Nathalie Coupal
Johanna-Marie Tremblay

Jean Chalfour
Sylvie Catherine
Beaudoin
Jean Thompson
Sylvie Belleau

BILLETTS EN VENTE:
À LA LIBRAIRIE KEBUK 2048 ST-DENIS
Ouvert 7 jours par semaine 10h00 à 21h00
AU THÉÂTRE DE LA VEILLÉE 1371 rue Ontario
Tous les jours dès 14h.
Admission: 10\$

« Une mise en scène remarquable de ce texte touffu dont le Groupe de la Veillée n'a retenu que l'essentiel: le réseau inextricable des relations... Performance étonnante qui exige autant de souffle que d'intelligence du texte. Car l'aspect visuel et proprement physique du spectacle ne se fait pas au détriment du discours. Ce dernier garde son impact dans une adaptation exempte de tout verbalisme. » Bernard André, *Spirale*

AU NOUVEAU THÉÂTRE D'OUTREMONT

5210 Durocher

Du 21 mai au 1er juin - Mer. à Sam. 20h. Dim. 15h.

Première Mondiale

« LA PROCURATION D'YKRA YTAKDALIÉ. »
Du cinéma comme on n'en fait qu'au théâtre

Réservations:
288-5432

Une production du Groupe Genre mise en scène par A. Vassal
Billets: 10 et 12 \$ au théâtre une heure avant le rideau (redevances en sus chez TICKETRON)

« L'année du Quat'Sous » LE DEVOIR

un événement théâtral

LE GRAND CIRQUE ORDINAIRE

nous présente

AVEC LORENZO À MES CÔTÉS

mise en scène de Raymond Cloutier

avec Paule Baillargeon Pierre Curzi
Jocelyn Bérubé Gilbert Sicotte
Guy Thauvette

musique Pierre Flynn

à compter du 22 avril

DERNIÈRES CHANCES
PROLONGATIONS JUSQU'AU 7 JUIN

« La surprise de l'année 1986 »
Robert Lévesque, *Le Devoir*

LE QUAT'SOUS 100, rue de la Pitié
réservations: 815-7277

Le Consulat Général des États-Unis,
le Centaur Theatre Company,
la Société des Vins Américains,
CJFM 96 et LE DEVOIR invitent

**10 COUPLES À LA CÉLÉBRATION
DES VINS AMÉRICAINS**

À cette occasion, nos heureux gagnants auront le loisir d'apprécier une cinquantaine d'excellents crus américains. De plus, un couple sera invité au dîner gastronomique du Centaur. Le conférencier du dîner sera l'Honorable Jean Chrétien.

Dîner gastronomique mardi le 27 mai 1986, 19h00
Hôtel Le Quatre Saisons à Montréal

Célébration des vins américains:
Mercredi le 28 mai 1986, 18h30
Hôtel le Quatre Saisons
à Montréal

Pour participer, vous n'avez qu'à remplir et retourner le coupon de participation avant le 21 mai 1986 à: Célébration des vins américains, Le Devoir, 211 St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

CONCOURS CÉLÉBRATION DES VINS AMÉRICAINS

NOM: _____

ADRESSE: _____

CODE POSTAL: _____

No TÉLÉPHONE: _____

CJFM96 **LE DEVOIR**
Consulat Général des États-Unis

LE DEVOIR CULTUREL

« Fool for Love »

Le passage manqué du théâtre au cinéma

NATHALIE PETROWSKI

CERTAINS ÉCHECS au cinéma ne s'expliquent pas ou s'expliquent mal. C'est le cas du dernier film de Robert Altman, *Fool for Love*, d'après la pièce du dramaturge Sam Sheppard. La pièce a connu un vif succès aux États-Unis et a porté aux nues son illustre auteur. En film, pourtant, avec l'auteur dans un des rôles principaux, la pièce perd ses moyens et sa saveur et arrive à l'écran comme un grand vin frelaté qui aurait mal voyagé.

Avec, comme toile de fond, un motel miteux perdu au beau milieu de nulle part, un homme et une femme se retrouvent et se déchirent. On croit qu'il s'agit là d'une métaphore pour le nouveau désordre amoureux. Le duel physique et moral qu'ils se livrent dans la plaine ressemble à une sorte de *far-west* des sentiments. Jaloux l'un de l'autre, ils sont prêts à se tuer au moindre signal. Un rebondissement de l'histoire vient tout à coup mêler les pistes. On sort du *far-west* amoureux pour se retrouver au cœur des années 50 sans avoir vu le coup venir et sans y voir d'intérêt particulier.

Ce rebondissement, qui était la pièce de résistance du drame au théâtre, perd au cinéma toute sa force et sa résonance. On le reçoit comme une complication de plus sans en saisir la valeur dramatique, la teneur symbolique ni la correspondance avec le présent. De ce fait, le film apparaît décalé et comme un reliquat démodé des années 50.

D'où vient le malaise ? Difficile à dire et à situer. Au bout de la première demi-heure, le film commence un long piétinement qui n'aboutira jamais. Excès de théâtralité ? Peut-être. Le film se veut théâtral, cela se sent, sans arriver à dépasser cette théâtralité affectée et figée pour la rendre proprement cinématographique.

C'est étonnant de la part de Robert Altman qui avait admirable-

ment bien réussi le passage de la scène à l'écran avec ses deux derniers films : *Come Back to the Five and Dime*, *Jimmy Dean* et *Streamers*, également des pièces de théâtre.

Le tournage des deux pièces s'était fait dans des conditions semblables à *Fool for Love*. Unité de lieu, éclairages glabres, personnages un peu fantasques aux prises avec la mémoire douloureuse du passé. On retrouve la même atmosphère opprimente dans *Fool for Love* avec, en plus, une esthétique surréaliste teintée de néons qui devrait lui insuffler une certaine modernité. Or cette modernité n'est pas évidente, pas plus que ne l'est l'intensité dramatique des personnages, qui jouent just'au limites de la caricature sans jamais avoir un moment de vérité.

Cette absence de vérité découle d'abord du jeu de Sam Sheppard lui-même, qui joue au deuxième degré, c'est-à-dire de façon cool et détachée alors que la situation commande un investissement émotif auquel il se refuse.

On imagine que la présence constante de l'auteur sur le plateau n'a pas dû faciliter la tâche au cinéaste. C'est peut-être de cette présence qu'est né le malaise. Le cinéaste, pourtant maître des situations confuses et des écritures cinématographiques échevelées, semble, pour une fois, en dérapage incontrôlé, incapable de se brancher entre le psychodrame, la comédie et l'onirisme pur, pour finalement s'installer dans une sorte d'errance formelle lassante.

Un parallèle pourrait être fait entre *Fool for Love* et *Love Streams* de John Cassavetes. L'amour entre les hommes et les femmes, la relation parents-enfants y servent de catalyseurs. Mais *Love Streams* déboulait comme un torrent d'amour et d'émotions, alors que *Fool for Love* réussit à peine à écarter son petit ruisseau avant de se retrouver dans le lit défilé d'une rivière desséchée. (Au Cinéplex, place Bonaventure.)

Pierre Mignot, l'« oeil » d'Altman

INA WARREN
de la Presse canadienne

LORSQUE le réalisateur américain Robert Altman tourne un film, il tient à travailler avec le caméraman québécois Pierre Mignot. Jusqu'à présent, celui-ci a signé la photo de cinq des films d'Altman, dont *Streamers* et *Fool for Love*, en compétition officielle au Festival de Cannes.

« Pierre est, tout simplement, un grand artiste, affirme Robert Altman. Il a l'ego à la bonne place et il apprend constamment. Je m'en sers aussi souvent que c'est possible, parce que maintenant, j'en ai bien peur, je vois le film à travers les yeux de Pierre. »

Pierre Mignot a filmé certaines des images les plus évocatrices qui aient jamais été tournées dans toute l'histoire du cinéma canadien, que ce soit pour *J.-A. Martin, photographe*, magistral portrait du Québec rural au tournant du siècle, en 1976, ou *Anne Trister*, quête obsessionnelle d'une jeune femme, en 1986.

Mais, depuis que Pierre Mignot a tourné les images de *Come Back to the Five and Dime*, *Jimmy Dean*, *Jimmy Dean*, un film acclamé par la critique, il est devenu le caméraman vedette du réalisateur.

Pierre Mignot tournera deux autres films pour le cinéaste, cette année : *Beyond Therapy*, qui sera tourné à Paris, en juin, et un autre qui n'a pas encore de titre, à Nashville, en octobre.

Mais aujourd'hui, c'est à Montréal qu'il travaille, pour le tournage d'*Exit*, son 19e long métrage en 21 ans. On a peine à le distinguer sur le plateau de tournage encombré, où il se déplace rapidement et discrètement entre la caméra, le réalisateur Robert Ménard et la comédienne Louise Marleau.

C'est un homme de 42 ans, svelte, de stature moyenne, portant la barbe, les cheveux ébouriffés, le regard vif. Loin de la caméra, le caméraman, qui accorde ce qui s'avère être sa première interview, est amical et totalement dénué de prétention. C'est peut-être ce qui l'a poussé à refuser d'innombrables offres lucratives provenant des gros studios de Hollywood, dont Cannon Pictures et MGM.

« Ça ne m'attire pas d'aller à Los Angeles pour tourner des films qui ne m'intéressent pas, dit-il. Je ne suis pas carriériste. »

Lorsqu'il accepte de tourner un film, c'est habituellement à cause du réalisateur, rarement des comédiens. Mais toute son admiration va aux acteurs. « S'ils sont bons, c'est déjà beaucoup. Après tout, c'est principalement de ça que les films sont faits. »

Parmi les réalisateurs avec lesquels il aimerait travailler : Woody Allen et John Cassavetes. « Et Francis Coppola, mais pour d'autres raisons, parce que c'est un gars qui ose. »

Il croit que le rapport entre le réalisateur et le caméraman est un peu l'équivalent de la relation entre



Pierre Mignot, caméraman.

Photo PC

un chef d'orchestre et son premier violon. Lorsqu'il établit un bon rapport avec un réalisateur, Pierre Mignot se permet des suggestions qui vont de l'éclairage et du cadrage d'une prise de vue à la performance même des comédiens. « Quand on a l'oeil collé à l'objectif de la caméra et qu'on fait un gros plan d'un acteur, on est bien placé pour savoir quand il en met trop, ou pas assez. Souvent, le caméraman voit des détails qui échappent au réalisateur... »

« C'est en filmant des documentaires que j'ai réellement appris à voir et à écouter », dit-il, faisant allusion à ses 12 années de formation à l'Office national du film. « Il est essentiel d'écouter, de suivre le dialogue lorsqu'on fait un documentaire. Il faut être prêt à approcher la caméra si quelqu'un dit quelque chose d'important. »

Y a-t-il un « look » caractéristique des films de Pierre Mignot ? « J'espère que non, réplique-t-il, catégorique. Chaque film devrait avoir une allure, un éclairage qui colle au scénario, au sujet. Si l'on peut reconnaître le style de Pierre Mignot en regardant un film, alors j'ai totalement échoué dans ce que j'ai fait. »

LES ENSORCELLEMENTS DE L'ORDINATEUR

NORMAND BIRON
(collaboration spéciale)

JOHN CAGE écrivait dans son *Journal* : « Il n'est pas nécessaire de renoncer au passé en entrant dans l'avenir. En changeant les choses, on n'est pas obligé d'y perdre. » La vérité d'une telle assertion pourrait bien être accolée à ces nouveaux monstres de l'ère moderne que l'on nomme les ordinateurs. Car, si l'homme fabrique son destin à travers les siècles d'une longue patience, il a facilité sa démarche en mettant la matière au service de son propre cheminement investigateur. Si ces savantes machines ont pu faire craindre à l'homme de perdre sa propre identité, ce dernier a vite saisi que l'ordinateur non seulement le débarrassait de certaines servitudes du quotidien, mais pouvait accompagner son imaginaire. Dans cet esprit, Andrée Beaulieu-Green, professeur au département des arts plastiques de l'UQAM, organisait une importante exposition, « L'ordinateur », qui se tient jusqu'au 18 mai au musée Marsil (349, promenade Riverside, à Saint-Lambert), afin de montrer que cet outil peut aussi devenir créateur (1).

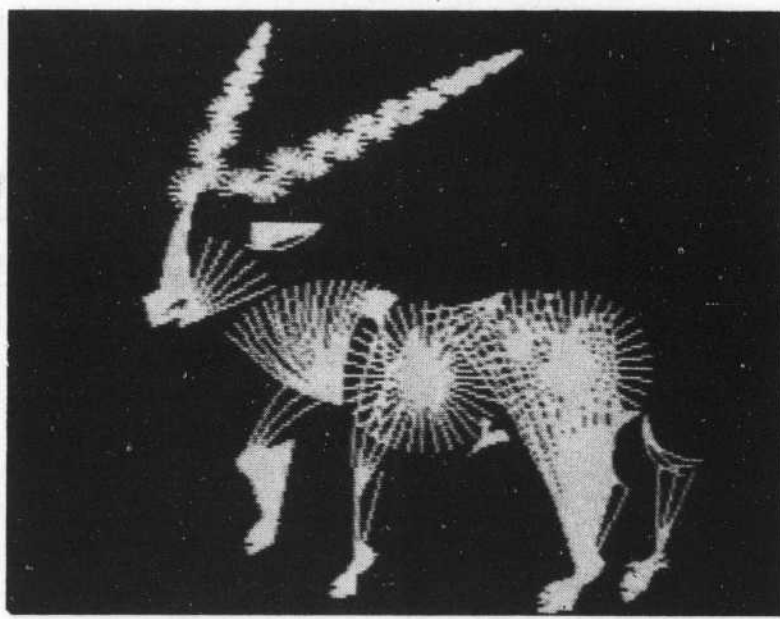
Longtemps confiné à la recherche scientifique, à la robotisation de l'industrie, au traitement de données, de textes, l'ordinateur que l'on retrouvait avant tout en laboratoire, à

l'usine, au bureau, à l'école et, enfin, à la maison, aujourd'hui parle, compose, dessine, voire devient un partenaire de jeu. Cette intéressante présentation est accompagnée de rencontres-discussions dominicales avec des artistes, des musiciens, des concepteurs de logiciels et des éducateurs — la création visuelle à l'école, la création musicale, littéraire ; la création littéraire à l'école (le 11 mai) et la « mathématique à l'école » (le 18 mai) — afin de répondre aux multiples interrogations d'un large public.

Si, comme le prétendait Philippe Sollers dans *Logiques*, « les hommes demanderont de plus en plus aux machines de leur faire oublier les machines », l'ordinateur, qui s'amuse à dessiner nos rêves, finira bien par devenir un complice. Le conte *Un soleil roulant*, de Henriette Letellier, illustre bien cet élan ludique où, à chaque phrase, inscrite à l'écran des signes, répondent des images lumineuses qui naissent, se modifient, s'illuminent jusqu'à appeler la troisième dimension. Que ces ordinateurs *Apple II* balayaient les images à la rapidité de la pensée, que ce langage graphique *logo* éblouisse les regards au rythme de l'observation, cette mouvance de l'imagerie informatique fascine comme un opéra dont la multiplication infinie des combinaisons de couleurs et de formes permet tous les excès — des mandalas vidéotex peuvent s'amuser

de cinq milliards de possibilités ; certains graphismes pourraient bien venir d'un ailleurs atypique, voire utopique. On se souviendra ici des images du premier film français entièrement réalisé à partir de l'ordinateur, *Maison volée*, où l'on découvre que cette invitation au voyage, ces visions de synthèse possèdent un style propre, se transformant en mise en scène de figures rythmiques.

Et que dire de ces nouveaux jeux où la reconnaissance, l'identification à des personnages, habillés de lignes schématiques, deviennent les doubles d'une fiction ! Le décor et l'action se modifient à une telle cadence que le joueur ensorcelé devient le témoin actif d'une situation stratégique ou esthétique. Ses gestes fonctionnels fondent ainsi les règles d'un nouvel art, peut-être celui d'une sociologie de l'humanité informatisée. On songe ici au jeu de *Mimi à la ville*, d'Anne Bergeron, qui obtint récemment un premier prix au concours international d'Avignon, où la jeune Mimi sera soumise par la volonté d'un joueur à mille périples labyrinthiques qui la conduiront vers les joies de l'amusement, en obéissant à des règles précises. Si le démiurge qui guide ses pas comme une maladroite, Mimi lui fera subir l'épreuve punitive des recombinaisons jusqu'à devenir une sisyphée des mythes informatiques. L'épreuve de ses multiples parcours lui offrira le plaisir



édénique d'entendre des musiques aussi diverses que ses succès. Voilà un jeu admirable qui n'aboutit point à des pugilats sanguinaires, mais à une gerbe d'enchantement.

Il nous faudrait aussi mentionner que ces partitions de couleurs qui animent courbes et lignes créent les oeuvres exploratoires du temps présent. Cette trame tisse dans la fragilité des thèmes et variations la véritable histoire de notre époque. Il faut

courir vers ces *dionysos* de l'ère moderne, car ils font de chaque homme l'alchimiste de ses éternels créateurs (2).

(1) Dans le même esprit, la galerie de l'UQAM présente, du 11 au 18 mai, *Rendez-vous médiatique 86*.

(2) Il faut lire le récent et remarquable essai de Françoise Holtz-Bonne au *L'Image et l'ordinateur*, éd. Aubier/INA, 358 pages.

Cinéma Unis affilié à FAMOUS PLAYERS

le 3 juin recensement

UN DRAME D'AMOUR TENDRE ET CRUEL. UNE OEUVRE SINCÈRE ET CONTEMPORAINE.

Tout ce que vous pouvez voir dans ce film sur le SIDA est vrai.

TROP JEUNE POUR MOURIR

GERALDINE DANON - FREDERIC GRANER

Musique FRANCIS LAI et ROLAND ROMANELLI - Un film de HANS NOEVER - Distribution KARIM

Le PARISIEN 480 STE CATHERINE 0 866 3850

LAVAL CENTRE LAVAL 680 7776

VERSAILLES PLACE VERSAILLES 353 7890

PARISIEN 4 12:30-2:15-4:05-6:05-7:50-9:35 Sam Couche-tard 11:20

LAVAL 5-VERSAILLES 1 Sam Dim Lun 12:30-2:15-4:05-6:05-7:50-9:35 Sem 6:05-7:50-9:35

LAVAL Seulement. Sam Couche-tard 11:20

14 ANS

CONSEIL DE FAMILLE

FILM DE COSTA-GAVRAS

FANNY ARDANT / JOHNNY HALLYDAY / GUY MARCHAND

LAURENT ROMOR - REMI MARTIN - JULIETTE RENNES - CAROLINE POCHON

4e SEMAINE **Le PARISIEN** 12:15-2:30-4:45-7:00-9:20

480 STE CATHERINE 0 866 3850 Sam Couche-tard 11:35

Grand prix d'interprétation féminine — Louise Marleau — Festival du film de Créteil — France.

15e SEMAINE

LOUISE MARLEAU ALBANE GUILHE

Anne Trister

Un film de LEA POOL

ÉLYSÉE 35 MILTON 842 6053

Sam Dim Lun 1:00-3:00-5:00-7:00-9:00 Sem 7:00-9:00

LES QUINZE JOURS DU MILIEU

Vendredi 23 mai 23 h 30

Perfect Lives
opéra-TV de TV opera by Robert Ashley
prod. Carole Schomann. Eps. I: The Park

Two Moon July
performances et installations enregistrées à l'apogée et installations recorded at The Kitchen, avec Laurie Anderson, David Byrne, Melissa Ferry, Philip Glass, Bill T. Jones, Arto Lindsay, Evan et John Lurie, Jonathan Boroffsky, Brian Eno, Cindy Sherman, Robert Longo, avec des vidéos de Vito Aczonio, Michel Audier, Dara Birnbaum, Bruce Connor, Kiki Fitzgerald, Eric Mitchell, John Sanborn, prod. Carole Schomann. EN PREMIERE AMERICAINE EN PRESENCE DE LA PRODUCTRICE AMERICAINNE PREMIERE, the producer will be present

Samedi 24 mai 19 h 30

Perfect Lives
opéra-TV de TV opera by Robert Ashley.
Eps. II: The Supermarket

TNT - Entertainment
ou une décennie à The Kitchen, sélection de vidéos-performances enregistrées à l'apogée et installations recorded at The Kitchen during the past decade, avec ou de with or by: Joan Logue, David van Tieghem, Max Roach/Fab 5 Freddy, William Wegman, Z. Rybczynski, Pat Heaton, Nam June Paik, Tony Courser, Christian Marclay, Julia Hayward, Arto Lindsay, Graham Weir/Robert Friedman, His Master's Voice.

Samedi 24 mai 21 h 30

John Sanborn
Une heure de vidéo visionnaire: one hour of visionary video. Act III - Philip Glass, Renaissance, Luminaire, Olympic Fragments, Interpolation.

Zbig Rybczynski
Sélection d'œuvres d'œuvres sélection: Discreet Charm of Diplomacy, The Day Before, Close to the Edit, et des vidéos musicales

Samedi 24 mai 23 h 15

L'élément du crime/Element of Crime
un film de Lars von Trier, 104 min, avec Michael Elphick, Me Me Lu, Esmond Knight, v.o. angl./s.-l. fr./original English version with French subtitles
Sélection officielle à Cannes (1984) et à Avoriaz (1985)
L'U.T. a été coproduit avec le Festival de Cannes - Le Matin de Paris
L'U.T. The filmmaker the most punk at Cannes - Le Matin de Paris
L'U.T. coproduit avec le Festival de Cannes - Le Matin de Paris
L'U.T. Le Matin de Paris

Dimanche 25 mai 17 h et 21 h

Bravo l'espoir!
spectacle mime-musique sans paroles de Daniel Bernier, avec la troupe de la Masquerie, musique originale de Denis Fréchette. Une société fermée contrôlée par un gouverneur intriguant et ses gardes. La mort de celui-ci provoque un bouleversement, et une lutte s'engage pour la possession du pouvoir.

Lundi 26 mai 19 h 30 Voir/see Programme - A -

Lundi 26 mai 21 h 30

Mother's Meat and Freud's Flesh
un film de Lars von Trier, 104 min, avec Michael Elphick, Me Me Lu, Esmond Knight, v.o. angl./s.-l. fr./original English version with French subtitles
Sélection officielle à Cannes (1984) et à Avoriaz (1985)
L'U.T. a été coproduit avec le Festival de Cannes - Le Matin de Paris
L'U.T. The filmmaker the most punk at Cannes - Le Matin de Paris
L'U.T. coproduit avec le Festival de Cannes - Le Matin de Paris
L'U.T. Le Matin de Paris

Mardi 27 mai 21 h 00

Siskalao, ou les enfants de la foudre et de l'eau.
Conte fantastique de Patrick Quinart, production du Théâtre du Double Signe.

Mercredi 28 mai 21 h 00
Jeudi 29 mai

Flash Cube - rock opératique

Vendredi 30 mai 19 h 30

Joan Logue's 30 second spots: commercials for artists:
NEW YORK avec/with John Cage, Meredith Monk, Arnie Zane, Robert Ashley, Carlos Santos, Spalding Gray, Philip Glass, Laurie Anderson, Nam June Paik
SAN FRANCISCO avec/with Anne Halprin, Sitar, Sharihan, Diamanda Galas, Earthquake Don Buchta
PARIS avec/with Pierre Boulez, Philippe Soliers, Maurice Roche, Oran, Dominique Desanti, Julia Kristeva.

Samedi 31 mai 19 h 30

Stations
un vidéo de la vidéo de Robert Wilson, avec bande sonore de 1985 with 1985 soundtrack. Sans parole/no dialogue.

Vendredi 30 mai 21 h 30

Void
Film de science-fiction de André Caron, d'après la nouvelle de Peter Hamill - The Black Hole - la science-fiction film by André Caron, based on the short story "The Black Hole" by Peter Hamill. En angl./in Engl. (En présence du réalisateur/the director will be present)

Vendredi 30 mai 23 h 15

Les somnambules
un film de Lars von Trier, 104 min, avec Michael Elphick, Me Me Lu, Esmond Knight, v.o. angl./s.-l. fr./original English version with French subtitles
Sélection officielle à Cannes (1984) et à Avoriaz (1985)
L'U.T. a été coproduit avec le Festival de Cannes - Le Matin de Paris
L'U.T. The filmmaker the most punk at Cannes - Le Matin de Paris
L'U.T. coproduit avec le Festival de Cannes - Le Matin de Paris
L'U.T. Le Matin de Paris

Samedi 31 mai 21 h 30

Perfect Lives
opéra-TV de TV opera by Robert Ashley
Eps. V: The Living Room, Eps. VI: The Church, Eps. VII: The Backyard

Samedi 31 mai 21 h 30

Double Lunar Dogs
vidéo de la vidéo de Joan Logue
vidéopics produits par/vidéopics produced by The Kitchen

Samedi 31 mai 21 h 30

TV-Tune
vidéopics acadien de/an Acadian videopics by Roland Bryar.

Samedi 31 mai 23 h 15 Voir/see Programme - D - L'élément du crime

Dimanche 1er juin 17 h 30 Voir/see Programme - C -

Dimanche 1er juin 19 h 30

Zbig Rybczynski
sélection polonaise/Polish selection: New Book, media, Soup, Oj nie moge sie zastrymac

Le bonheur
film de Lars von Trier, 104 min, avec Michael Elphick, Me Me Lu, Esmond Knight, v.o. angl./s.-l. fr./original English version with French subtitles

Void
voir/see Programme - K -

Dimanche 1er juin 21 h 30 Voir/see Programme - M -

Lundi 2 juin 19 h 30 Voir/see Programme - J -

Lundi 2 juin 21 h 30 Voir/see Programme - B -

Mardi 3 juin 21 h 00
Mercredi 4 juin

Bagdata: an expanded video performance
performance de/expanded video performance by Monty Cantlon
musique de/musique by Monty Cantlon, Tristan Stephan Renaud, Gaston Gravel

Jeudi 5 juin 21 h 00

Le point chaud
Spectacle-épo produit par/Party-show produced by Radio Centre-Ville 102.3 FM, avec/with l'Association pour la diffusion de musique ouverte (as-EMMO)

BILLETS

* Spectacles sur écran 10 \$ plus 1 \$ de frais de service

* Spectacles sur scène 5.50 \$ billet individuel, en vente au guichet 1 heure avant le spectacle

Billets en vente au Lux, 5220 Bd St-Laurent, ou par téléphone et avec carte de crédit (TKT: 24 274-2622), et au guichet 2 heures avant le spectacle

30:00 \$ passeport donnant accès à tous les spectacles sur écran

MILIEU

5380, boul. Saint-Laurent, Montréal (514) 277-5757

DU 23 MAI AU 5 JUIN

ckoi 97

LE DEVOIR

LE DEVOIR CULTUREL

Dans les locaux de « Parachute »

La nouvelle sculpture de ROLAND POULIN

EXPOSITIONS

GILLES DAIGNEAULT

POUR la deuxième semaine consécutive, la meilleure exposition en ville n'a pas lieu dans une galerie régulière. En effet, après l'atelier de Kiopini, ce sont les locaux de la revue *Parachute* (4060, boulevard Saint-Laurent) qui tiennent la vedette avec la présentation d'une oeuvre récente du sculpteur Roland Poulin qui en surprendra plusieurs. Et très agréablement!

La sculpture s'appelle « Demeure », un titre ambigu qui convient parfaitement à ces deux éléments qui se regardent obliquement et dont les configurations évoqueraient des lits ou des tombeaux, deux réalités qui entretiennent des relations aussi intenses que *tordues* (comme les deux parties de l'oeuvre) et qui finissent toujours par s'embêter; même mal.

On sera d'abord surpris par le matériau utilisé. Poulin revient au bois, ce qui lui permet d'augmenter sensiblement l'échelle de ses constructions qui, paradoxalement, auront davantage des allures mobilières qu'architecturales. En même temps, le bois permet — appelle-t-il? — le jeu de la couleur qui, ici, tient un rôle capital dans le changement d'atmosphère que dégage la « Demeure ». En comparaison avec les oeuvres de béton — volontairement froides et austères —, celle-ci est sensuelle et intime. Le contact avec le visiteur est immédiat, à l'image de l'expérience directe (et non plus transférée) du sculpteur avec son matériau.

D'autre part, Poulin reste fidèle à ses vieilles préoccupations concernant les torsions et les déséquilibres des plans et des masses, mais (presque) tout est ici plus voyant; comme le contenu symbolique de l'oeuvre. Plus que jamais, il faut circuler autour des éléments et garder en mémoire, pour les confronter, les impressions contradictoires — de légèreté et de gravité, d'ordre et de désordre, etc. — que réservent les différents points de vue.

D'une certaine façon, le nouveau travail est aussi plus proche de ces magnifiques dessins — dont un beau spécimen est présenté à *Parachute* en contrepoint de la sculpture — où Poulin peut apporter des retouches et des transformations jusqu'à la toute fin, ce qui était impensable avec le béton qui fossilisait l'expérience à un moment précis. Le vernissage a lieu aujourd'hui à 15 h et l'exposition se termine le 31 mai.

Le peintre montréalais Louis Muhstock est maintenant âgé de 82 ans, et sa longue carrière a toujours été remarquablement discrète. Aussi, sa nouvelle suite de « Thèmes et variations » que présente la galerie d'art Concordia (1455, boulevard de Maisonneuve ouest) sera-t-elle une révélation pour les jeunes visiteurs et, pour ceux qui connaissent déjà l'oeuvre de l'artiste, apportera

la confirmation qu'elle aurait mérité une meilleure diffusion au Québec.

Les tableaux exposés datent des cinq dernières années et rendent compte d'une certaine intériorisation du motif chez ce paysagiste chevronné, qui confine parfois à la grande peinture romantique. On se prend à rêver à tout l'impact qu'auraient eu ces paysages imaginaires sur de plus grands formats. (Jusqu'au 31 mai.)

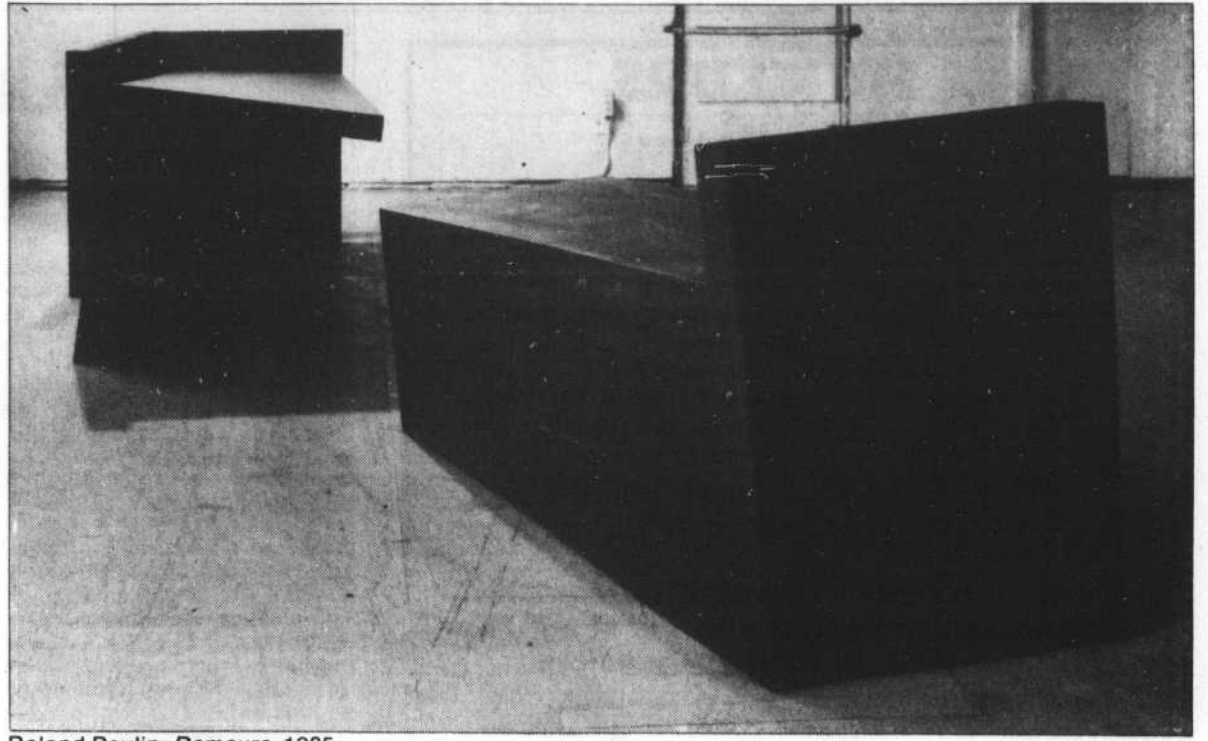
Longtemps identifiée au monde du dessin d'illustration (dans le meilleur sens du mot), Madeleine Morin refait surface à la Galerie du 22 mars (1333, avenue Van-Horne) avec une série récente d'oeuvres sur papier intitulée « Promenades » qui constitue une heureuse surprise dans cette écriture sérieuse et aussi trop discrète.

Ici, l'artiste met visiblement en veillesse ses anecdotes, les personnages étant submergés par la couleur, et ses nouvelles histoires formelles, à la fois délirantes et solidement architecturées, ne sont certes pas moins communicatives que les anciennes. Madeleine Morin n'a donc rien perdu à devenir un peintre.

et, avant elles, les tableaux de Fernand Léger. Le travail de Craig-Martin se réfère d'ailleurs explicitement à ces deux sources, de même qu'à Matisse qui fut aussi, entre autres choses, un tenant d'une peinture joyeuse. C'est dire que l'exposition est agréable à visiter, même qu'on reprocherait parfois à l'artiste, malgré certaines acrobaties spatiales réussies, de flirter avec le *design*. (Jusqu'au 24 mai.)

L'exposition « City Detour », présentée à la galerie Optica (3981, boulevard Saint-Laurent), réunit des toiles de quatre artistes canadiennes anglophones — Medrie Macphee, Vicky Marshall, Carol Wainio et Shirley Witasalo —, de quoi réveiller la douleur des peintres francophones exclus des « Chants d'expériences » du Musée des beaux-arts du Canada.

Remarquons d'ailleurs que, dans l'ensemble, ces tableaux n'auraient pas déparé la sélection du MBAC, notamment la grande oeuvre de Wainio intitulée « Structures of Memory ». D'autre part, on s'étonne toujours un peu de ce que ce type d'art — tout à fait conforme à celui des grandes galeries commerciales du pays — fasse



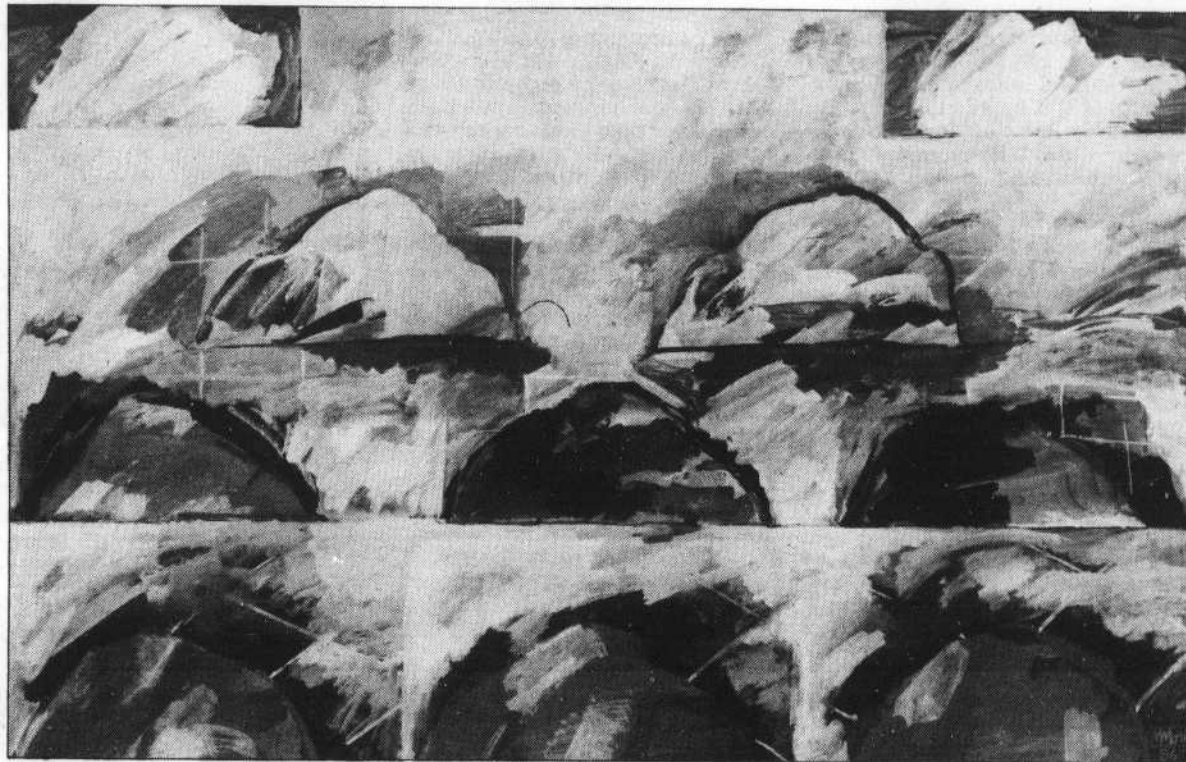
Roland Poulin, *Demeure*, 1985.

le beau printemps d'un « centre alternatif ». (Jusqu'au 24 mai.)

À la Galerie 13 (3772, rue Saint-Denis), les tableaux découpés et bricolés de Cynthia Van Frank ne manquent ni d'imagination ni, parfois, d'humour, mais ils s'avancent sur des terrains qui ont été beaucoup défrichés au Québec, au cours des der-

nières années, et où il n'est pas commode d'imposer sa marque. Attendez la suite. (Jusqu'au 1er juin.)

teur ne verrait pas clairement que Town est un personnage important de l'art canadien. (Jusqu'au 31 mai.)



Un dessin récent de Madeleine Morin exposé à la Galerie du 22 mars.

À signaler, la présence de quelques oeuvres de transition qui éclaire ce fructueux passage et, de la part de la galerie, un accrochage plus aéré que d'habitude et qui sert bien l'ensemble de la proposition. (Jusqu'au 25 mai.)

Chez Waddington & Gorce (1504, rue Sherbrooke ouest), les objets incertains du sculpteur anglais Michael Craig-Martin mettent d'emblée le spectateur de bonne humeur, comme le faisaient les oeuvres *pop*

Cornelius Castoriadis

Suite de la page C-4

empêchés. Il a manqué quoi à l'Empire romain? Cet attachement à un projet historique qui fait que les gens sont décidés à défendre à tout prix leur société, ce qui, en soit, dissuade l'attaquant.

« Puis, il y a l'effondrement intérieur. Il y a une image « cauchemaresque-fiction » qui le rend bien : tout le monde, totalement privatif, restant devant son téléviseur, jouant à des jeux électroniques stupides, ne communiquant pas avec les autres. Nous vivons peut-être la première

société qui subit une crise de la société. Les gens parlent comme si la société ou les autres étaient le mal. Nous sommes aussi la première société secouée par une énorme crise de l'historicité. Quel est notre rapport au passé, à l'avenir? Les projets s'effondrent de plus en plus. »

Est-ce trop tard pour se ressourcer à cette « imagination radicale » que préconise Castoriadis? Peut-être pas trop tard pour méditer ce proverbe de William Blake sur lequel se termine le livre du philosophe : « Ce qui est maintenant prouvé a d'abord été purement imaginé. »

Jacques Bertin

Suite de la page C-8

pot, ou un clochard s'il sort de l'espace d'ordre qu'on lui assigne. Si on réussissait à comprendre la chanson comme une oeuvre d'art véritable, au même titre que le théâtre ou le cinéma, un autre espace de désordre s'ouvrirait à côté pour répondre à ces besoins. La chanson est un art mineur parce que personne ne veut que ça soit autrement.»

Jacques Bertin tient à continuer quand même. Après quelques passages à Québec, c'est sa première présence, ce mois-ci, à Montréal. Un

spectacle d'un rare dépouillement, et c'est un peu dommage qu'il n'ait pu amener ses musiciens : à l'écoute d'un de ses récents disques en spectacle, on réalise qu'ils habillent ses chansons de très belles couleurs. (Jusqu'au 1er juin au café-théâtre du Quartier-Latin, rue Saint-Denis. Une petite salle dont les problèmes structurels sont connus : vendredi soir dernier, durant la moitié du spectacle de Bertin, les bruits de bar et de vaisselle traversaient les murs comme si les propriétaires avaient oublié qu'ils présentaient un spectacle.)

CINÉMA LIBRE EN FÊTE!
1976 - 1986
DIX ANS DE DISTRIBUTION,
ÇA SE FÊTE!
GRANDE RÉTROSPECTIVE DE FILMS
DU 20 AU 25 MAI
À LA CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE:
335 EST, BOUL. DE MAISONNEUVE
POUR HORAIRES: 842-9763

10

NOUS REMERCIONS • TÉLÉFILM CANADA • LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DU CINÉMA DU QUÉBEC • LE VIDÉOGRAPHE • YVAN ADAM • LA CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE • L'OFFICE NATIONAL DU FILM • BELLEVUE PATHE • LA VIE EN ROSE, LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ • L'ASSOCIATION COOPÉRATIVE DE PRODUCTIONS AUDIO-VISUELLES • LE SYNDICAT DES TECHNICIENNES ET TECHNICIENS DU CINÉMA DU QUÉBEC • LES FILMS DU CRÉPUSCULE • FILMS TRANSIT • PIERRE HÉBERT • LE MAGAZINE CROC • LE MAGAZINE MAXIMUM • FAUTEUX, BRUNO, BUSSIÈRE, LEEWARTEN C.A. • CSN

ENFIN À MONTRÉAL

LE FILM LE PLUS ATTENDU DU MOMENT

"SHOAH, où ne figurent que des hommes d'aujourd'hui et des images de notre temps, est un monument d'histoire."
— POSITIF

"SHOAH est habité par le beau. Ce regard nouveau rend illusoire tout traitement de l'Holocauste par la fiction ou le folklore."
— JEUNE CINÉMA

"Une grande oeuvre. Un pur chef-d'oeuvre."
— Simone de Beauvoir, LE MONDE

"9 heures et demie haletantes. 9 heures et demie de suspense."
— LE POINT

"★★★★★"
— Kathleen Carroll, Daily News
— Leo Seligson, Newsday
— William Wolf, Journaux Gannett

SHOAH
Le film de CLAUDE LANZMANN
Consultez LA REVUE du CINÉMA OUTREMONT pour plus de détails

dès le 7 juin
billets en vente dès le 15 mai

OUTREMONT 1248 Bernard 277-4145

MEILLEUR FILM FRANÇAIS DE L'ANNÉE
3 HOMMES
et un couffin
Le NOUVEAU film de Coline Serreau
Tous les jours: 12:30, 2:50, 5:10, 7:30, 9:50.
BERRI
ST-DENIS - STE-CATHERINE 288-2115

OSCAR du MEILLEUR FILM ÉTRANGER
L'histoire Officielle
Un film de Luis Puenzo
version française: BERRI
version originale: avec sous-titres anglais
2001 UNIVERSITÉ
ST-DENIS - STE-CATHERINE 288-2115 COIN DE MAISONNEUVE 849-4518

★★★★★
WOODY ALLEN présente
HANNAH ET SES SOEURS
Version française de HANNAH AND HER SISTERS
Ven.: 7:00, 9:30; Sam.-dim. & lundi: 2:00, 4:30, 7:00, 9:30.
4e SEM
Emmitage
ST-DENIS JARRY 388-5577

"LE MEILLEUR FILM DE SCIENCE FICTION DES ANNÉES '80."
— Kirk Honeycutt, Los Angeles Daily News
"Une vision finale qui explose avec des images comparables à '2010'..."
— Sheila Benson, Los Angeles Times
"Un film de science fiction classique, émouvant et puissant."
— John Corcoran, KABC-TV
"Les créations de notre esprit devraient être une bénédiction et non pas une malédiction pour l'humanité."
— Albert Einstein

LE DERNIER SURVIVANT
V.F. THE QUIET EARTH
avec BRUNO LAWRENCE ALISON RUTLEDGE PETER SMITH
Directeur de la photographie JAMES BARTLE Un film de GEOFF MURPHY
LE DAUPHIN Ven.: 7:20, 9:30 — Sam.-dim. & lun.: 1:20, 3:20, 5:20, 7:20, 9:20.
BEAUBIEN PRÈS D'IVERVILLE 721-6000

LE DEVOIR CULTUREL



HUMEURS

NATHALIE PETROWSKI

COMME VOUS tous, j'ai sauté en apprenant que les secrétaires des juges du Québec ne travaillent que 75 minutes par jour. Cela me semblait aussi aberrant qu'insensé. En 75 minutes, on n'a même pas le loisir de faire semblant de travailler. On a juste le temps d'arriver au bureau, de servir trois cafés à son juge, de lui lire les grands titres des journaux et de recevoir le premier d'une longue série de coups de téléphone de son épouse au sujet de la tondeuse à gazon, de la porte du chalet qui grince et de la coque du voilier cassée. C'est impossible, sinon impensable que la journée d'une secrétaire de juge s'arrête là.

J'ai donc décidé de faire enquête auprès des principales intéressées. J'ai appelé au hasard cinq secrétaires

de juges. Elles ont toutes répondu au premier coup de téléphone. C'est dire qu'elles étaient toutes en poste sauf la dernière, partie faire des photocopies. Toutes avaient une petite voix éteinte de femme abusée. Toutes travaillaient pour le même juge depuis un minimum de neuf ans. Toutes ont juré qu'elles étaient heureuses mais débordées. Aucune n'a eu un mot à redire sur le boss, un bon boss s'il faut en croire leurs commentaires.

À travers la nomenclature exhaustive des tâches quotidiennes — le téléphone, le courrier, la correspondance, la recherche, la rédaction et la révision des jugements, la transcription des débats sur des machines à écrire sans correcteur, le salaire de crève-faim (\$ 20,556 à

vie après trois ans) — j'ai découvert non seulement des bourreaux de travail, mais d'authentiques saintes.

À maintes reprises, je me suis demandé ce qui poussait ces femmes admirables à travailler dans des conditions aussi déplorables. Elles m'ont répondu qu'elles le faisaient pour leur patron. Là encore, je n'ai pas compris. Après tout, les juges ne sont pas les hommes les plus swingnants en ville. Ce sont des hommes sérieux, des hommes austères, des hommes angoissés, des hommes qui portent le poids du monde sur leurs épaules et qui décident du sort de l'humanité à la semaine.

Et pourtant, les secrétaires ne se plaignent pas, ne rechignent pas contre les sautes d'humeur de leurs caractérisés avancés, pointent tous les jours à 8 h 30 du matin, se tapent 35 heures de travail/semaine, environ dix heures de cours par mois et, parfois, 15 minutes de temps supplémentaire non payé par jour.

Je comprends pourquoi les juges tiennent tellement à elles et pour-

qui ils refusent obstinément de les partager. Mettez-vous à leur place. Accepteriez-vous de partager votre ombre ? Probablement pas.

Les juges et leurs secrétaires ont un rapport particulier. Entendons-nous. Ce rapport professionnel est aussi intime qu'il est platonique. C'est une question de feeling, comme dirait l'autre. Une question de standing aussi. Avant d'être juge, le juge était avocat. Or tout avocat qui se respecte a une secrétaire particulière. Cela rassure les clients. Si un avocat a les moyens de se payer une secrétaire, c'est qu'il vaut cher. S'il vaut cher, c'est qu'il est efficace. Et ainsi de suite...

La secrétaire du juge est nécessaire, sinon vitale à l'image du juge. C'est pourquoi elle le suit pas à pas dans toutes les minutes de sa journée et court après lui dans les couloirs du palais. Elle fait partie de son image, de son décor, de son karma, de son champ de vision : bref, de ce territoire connu et sécurisé que l'on nomme habitude.

C'est une secrétaire judiciaire

Le juge et la secrétaire

pool impersonnel de secrétaires proposé par le gouvernement, les juges vont être émotivement déstabilisés. Leurs habitudes auront été brutalement bouleversées et ils ne sauront s'en remettre.

Coupés de leur relation privilégiée avec leur mère professionnelle, ils vont se mélanger dans leurs dossiers, sur lesquels ils auront renversé leur café. Ils ne sauront plus où donner de la tête et en perdront peut-être même leur jugement.

Ce sont des hommes déçus, humiliés, bafoués et orphelins qui vont s'avancer sur les scènes des tribunaux de la province. Le spectacle ne sera pas joli. Il est donc impérieux que nous réagissions au plus vite en défendant les juges et leurs secrétaires devant le gouvernement.

Exigeons que chaque juge ait sa secrétaire à vie. Si une ne suffit pas, montons le chiffre à deux. Si deux secrétaires ne suffisent pas à un seul juge, il ne restera plus qu'une seule option : remplacer les juges québécois par leurs secrétaires.

Trésors et splendeurs de la Chine

Suite de la page C-1

Hommes ressemblait à un champ de bataille où tous et chacun livraient un combat inégal contre le temps. Au profane, il semblait que seul un miracle pouvait transformer ce chantier effervescent en un « musée » propre, respectable et accueillant.

Mercrredi dernier, en effet, à l'extérieur, une équipe alanguie par la chaude température déroulait encore du gazon vert, arrosait des arbres nouvellement transplantés, corrigait d'anciens sentiers avec des pavés neufs, goudronnait, asphaltait, remblayait, à grands coups de pelles de tracteur et de buteurs. À l'intérieur, l'activité n'était pas moins intense : installation des précieux objets sur leurs socles, époussetage, lavage des murs et des plafonds, menuiserie, ajustage des coffrages en serrant les objets, réglage des systèmes de sécurité, scellage des caissons sur un grand nombre de « trésors » encore nus et vulnérables, identification et signalisation, etc.

Le jardin chinois du sous-sol ressemblait encore à une vague esquisse malgré l'envoi de six bonsaïs et diverses couvertures et ornements végétaux du Jardin botanique; boutiques, kiosques, restaurants et salle audio-visuelle étaient inexistantes.

Le catalogue de l'exposition semble un outil particulièrement important pour s'y retrouver dans la panoplie d'objets présentés au Palais de la civilisation. Il est bien fait, informatif et ses reproductions couleurs sont particulièrement séduisantes.

Les cinq guerriers et leurs chevaux en terre cuite — grandeur na-

ture — de l'empereur Shihuangdi restent évidemment des objets fascinants à contempler (pour ceux qui ne les auraient pas déjà vus dans l'ancien pavillon de la Chine à Terre des Hommes, il y a plusieurs années), et force est de reconnaître que leur découverte, après 2,000 ans d'un profond sommeil, l'extraction de leur gangue argileuse et leur transport hors de leur lieu « naturel » demeurèrent un tour de force quand on sait qu'ils sont aussi fragiles que les pots à fleurs en terre cuite que l'on utilise couramment ! Sept mille soldats et archers au total, munis de leurs chars, armes et bêtes, ont ainsi été extraits depuis 1974 d'un site archéologique — considéré comme l'un des plus importants de la planète — en plein cœur de la Chine, près du grand fleuve Jaune.

Ces statues, toutes différentes, montrent des hommes de haute stature, habillés de tuniques recouvrant des pantalons épais et des chaussures à bouts rectangulaires. Parfois bedonnants, ils portent sur le torse et les bras une armure dont chaque carré de métal et rivet est distinctement sculpté. Ils ont tous un épais foulard au cou et portent les cheveux longs, tressés et remontés en chignon sur le sommet de la tête, le tout retenu par une petite coiffe rectangulaire — comme dans le film japonais *Ran*, de Kobayashi...

Le linéaire de jade découvert dans la tombe de la princesse Douwan (premier centenaire avant Jésus-Christ), en 1968, est un autre joyau de cette exposition. Ceux qui s'imaginent voir une momie luisante d'un vert éclatant seront déçus. Les quelques 2,000 plaquettes de jade reliées par des filets d'or sont plutôt ternes de couleur.

Moins spectaculaires mais plus vivantes sont les nombreuses figurines de céramique vernissée datant du VIII^e siècle, montrant des person-

nages à cheval, des archers, des chameaux, une petite « bourgeoise » bien ronde, un fonctionnaire civil pas du tout stressé pas loin d'un guerrier moustachu et menaçant, aux yeux exorbités, nez épaté et bouche entrouverte comme les dragons et autres créatures fabuleuses de la mythologie chinoise.

Les objets d'or et d'argent de l'époque des Tang (VIII^e siècle), inspirés de l'art persan qui était connu des Chinois par les échanges commerciaux des grandes caravanes, montrent de petits coffrets finement ciselés, des plats, coupes, bols, tasses (dont une en or massif) d'une très grande beauté.

Parmi mes pièces préférées, un petit coffret rond sur trois pieds en bronze servant à garder de petits coquillages (cauriers : ancienne monnaie des dynasties qui se sont succédé avant l'ère chrétienne) et dont le couvercle est décoré de cinq animaux : un buffle, un tigre et trois cerfs ; également, cet orfèvre en bronze (eh oui !) orné de cinq buffles aux cornes bien acérées, ou encore ce complexe d'habitation en terre cuite formé de deux tours latérales, d'un bâtiment principal, d'une porcherie, où l'on voit un chien couché en rond gardant la porte d'entrée. Ici encore, si l'on se remémore des scènes du film japonais *Ran* — rappellons-nous que la civilisation japonaise est issue de celle de la Chine — on voit très bien de quoi il s'agit. Cette reproduction de terre cuite a été retrouvée dans une tombe de la dynastie Han, alors qu'il était courant, lit-on dans le catalogue, de retrouver des objets « renseignant avec précision sur l'architecture du temps et sur le cadre de vie que le défunt avait connu en ce monde ».

Les objets de cuisine, de laque noire et rouge, sont aussi d'une conservation impeccable quand on sait qu'ils ont plus de 2,000 ans. Les objets laqués valaient une petite fortune à cette époque — dix fois le prix de

leur équivalent en bronze — et seules l'administration et l'aristocratie pouvaient en commander aux laqueurs. Cette résine obtenue d'un arbre courant en Chine a la propriété de durcir en un fini doux et luisant, permettant de recouvrir d'un enduit durable des matériaux fragiles et mous tels le chanvre, le cuir, le bois poreux, le bambou, la vannerie, etc. Les laques chinois sont reconnus pour la beauté de leurs coloris et de leur finition ; l'exposition en offre d'éloquents exemples.

La reconstitution du bureau de l'empereur manchou Quialong (XVI^e siècle) plaira à ceux qui aiment la surcharge ornementale du rococo oriental. Elle semble étonnamment contemporaine si on la compare à ce que l'on peut voir dans les films et certains restaurants des quartiers chinois un peu partout...

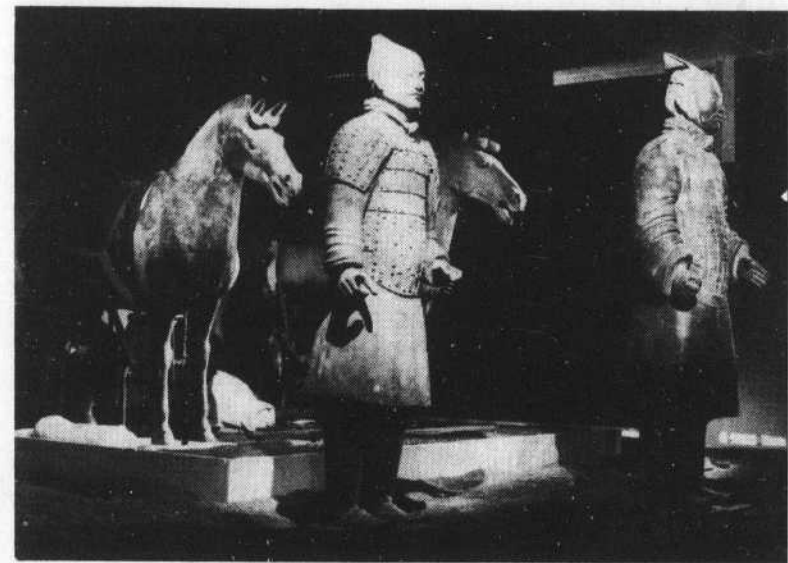


Photo Jacques Grenier
Ces deux guerriers et leurs chevaux en terre cuite font partie de l'une des plus spectaculaires découvertes archéologiques des dernières années. L'empereur Shihuangdi s'est fait inhumer, il y a plus de 2,000 ans, avec 7,000 de ses guerriers et archers dans une immense voûte souterraine découverte, par hasard, en 1974, par des puisatiers.

Raymonde April

Jusqu'au 18 mai
Cité du Havre
873-2878

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Le Musée d'art contemporain de Montréal est subventionné par le Ministère des Affaires culturelles du Québec et les Musées nationaux du Canada.

LE CLUB DES ARTS

L'Exposition Printanière des oeuvres des membres du 21 au 24 mai 1986

Vernissage: mercredi le 21 mai à 19h30
Ouvert: jeudi et vendredi 12h à 20h. Samedi 13h à 17h
1410, rue Guy suite 15 (coin Ste-Catherine)
933-6405

MICHEL TETREULT

4260 RUE ST-DENIS, MONTRÉAL, H2J 2K8 (514) 843-5487

LEMOYNE

«EN PROLONGATION»

Dimanche 25 mai
20h30 au Spectrum

Billets en vente au Spectrum aux comptoirs ticketron et à la galerie

LA GALERIE EST OUVERTE DU MERCREDI AU DIMANCHE ET SUR RENDEZ-VOUS

ART CONTEMPORAIN

MARIE BINEAU

«Maisons Roses Théâtres obscurs»
Dernière semaine

HAMELORE STORM

«Crysalides»
Vernissage le 22 mai à 20h

GALERIE cultart

ART CONTEMPORAIN

360 rue Roy est
Montréal H2W 1M9
Téléphone (514) 843-3596

ACHETONS

PEINTURES ET SCULPTURES DE QUALITÉ

MAR. AU VEN. DE 9 À 17h30, SAMEDI DE 9 À 17h. FERMÉ DIM. ET LUN.

GALERIE DOMINION

Le plus grand choix de bronzes, peintures et sculptures au Canada dans la plus grande galerie marchand d'art au Canada
1438 ouest, rue Sherbrooke 845-7471 et 845-7833

MICHAEL CRAIG-MARTIN

sculptures murales
jusqu'au 24 mai

WADDINGTON & GORCE INC.

1504 rue Sherbrooke Ouest
934-0413 — 933-3653 fermé le dimanche et lundi

Exposition jusqu'au 14 juin

«De l'Autre Côté de Lewis Carroll»
dessins et lithographies de

CAROLE PELLERIN

LA GUILDE GRAPHIQUE

9, St-Paul ouest, Vieux-Montréal — 844-3438

Heures d'ouverture: Lundi-samedi 10h - 18h • Dimanche 13h - 17h

Festival national de l'aquarelle

22, 23, 24, 25 MAI
de 11 à 22 heures

MAISON DE L'UNION FRANÇAISE

429 rue Viger est Montréal Métro Champs de Mars

MICHEL TETREULT

4260 RUE ST-DENIS, MONTRÉAL, H2J 2K8, (514) 843-5487

PIERRE-LÉON TETREULT

«Jingle Happy Jungle»
Jusqu'au 25 mai

LA GALERIE EST OUVERTE DU MERCREDI AU DIMANCHE ET SUR RENDEZ-VOUS

ART CONTEMPORAIN

oeuvres récentes sur papier

MADELEINE MORIN

«Proménades»
jusqu'au 25 mai

Galerie du

22 MARS

1333, avenue Van Horne, Outremont, 271-1783 du jeudi au dimanche de 13 à 17 heures

Exposition organisée par le Musée d'art contemporain de Montréal

Jean-Charles Blais

Idee en l'air, 1984

Gérard Garouste

«Vous allez adorer!»
Jocelyne Lepage
LA PRESSE

«On peut parler de résurrection au Musée d'art contemporain»
Gilles Daigneault
PRÉSENCE DE L'ART CBF

Jusqu'au 18 mai
Cité du Havre
873-2878

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Le Musée d'art contemporain est subventionné par le Ministère des Affaires culturelles du Québec et les Musées nationaux du Canada.